



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

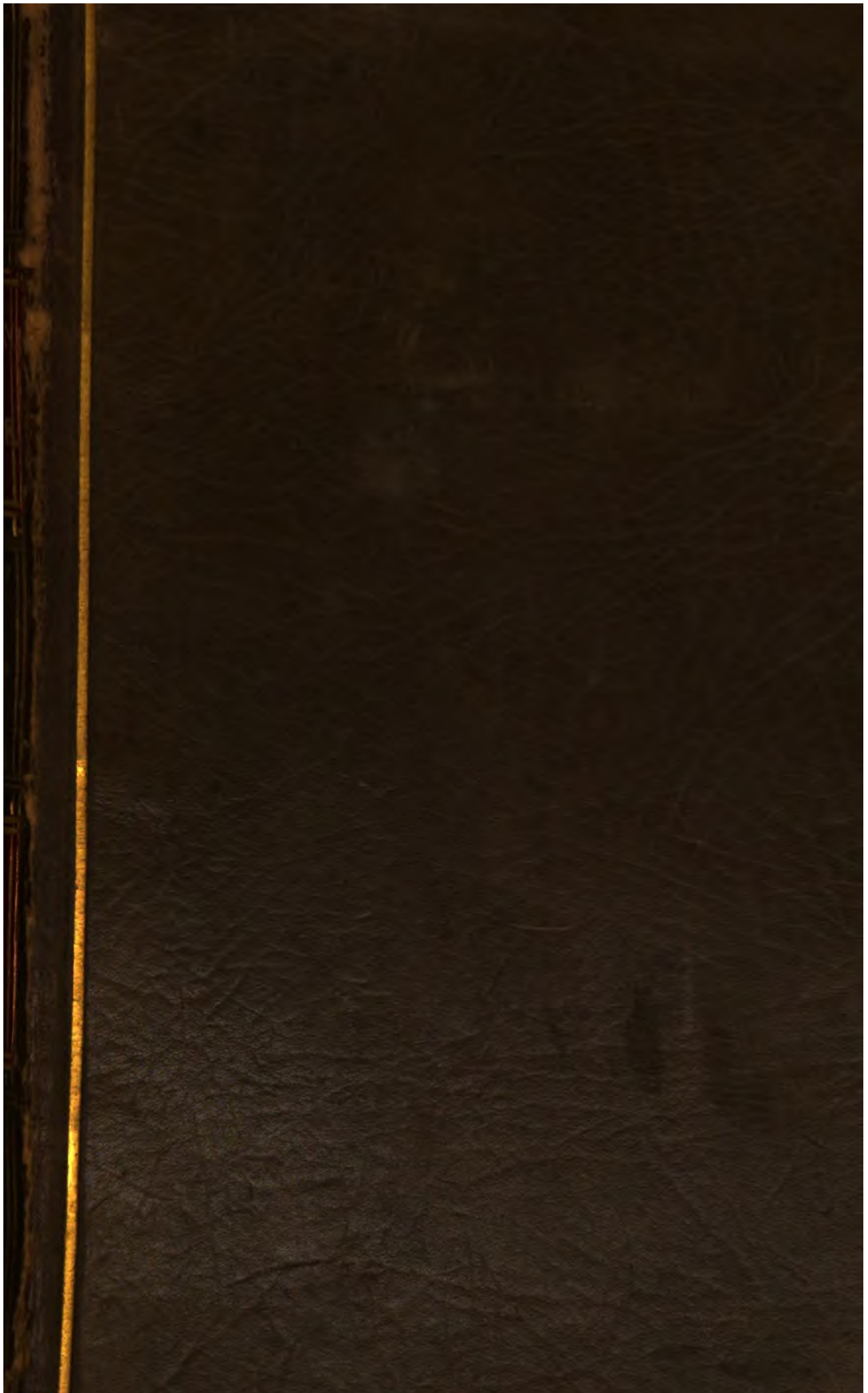
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

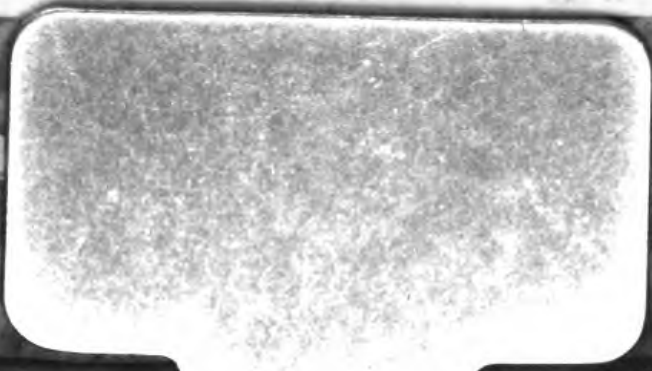
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

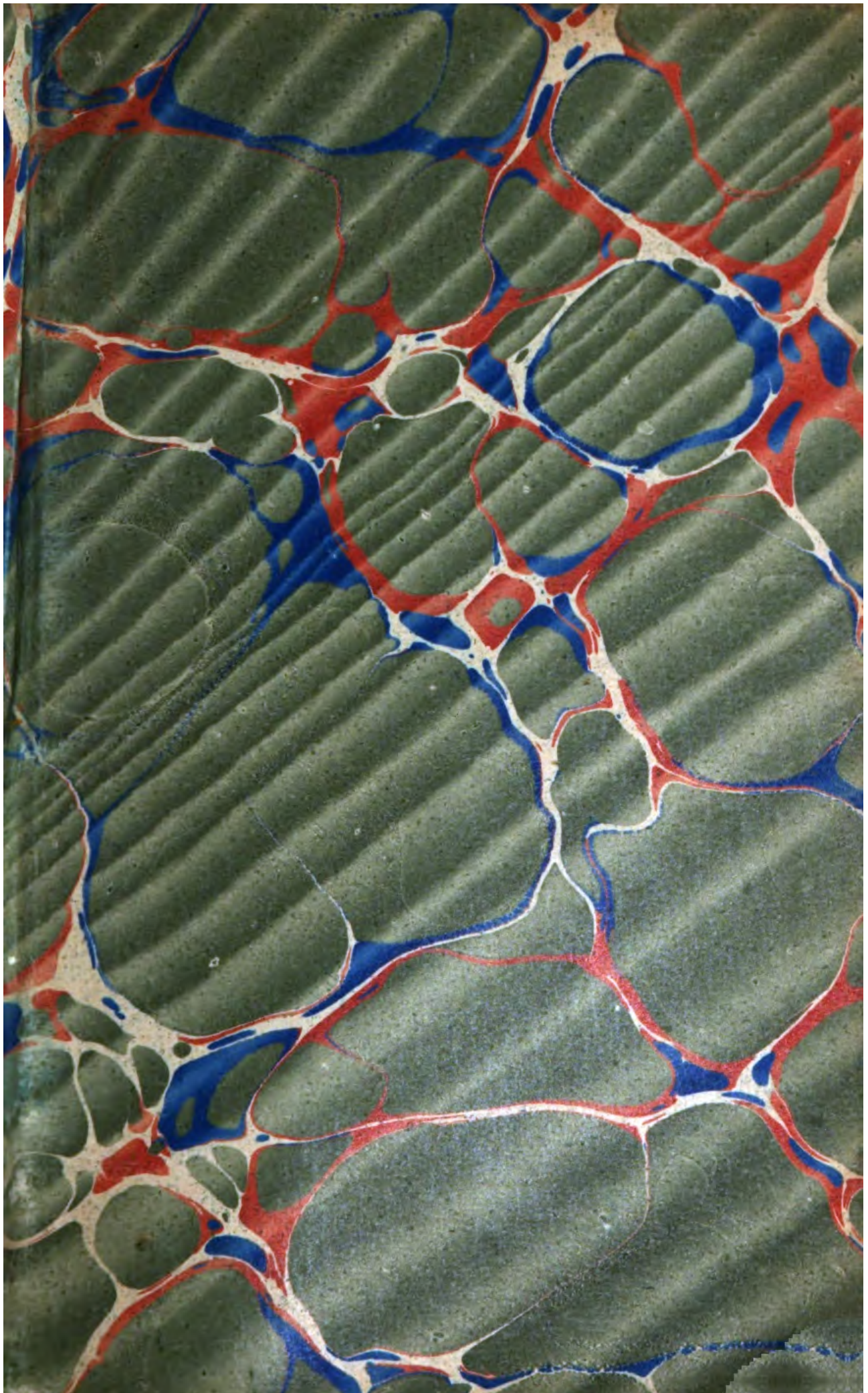


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



156.6.16^e

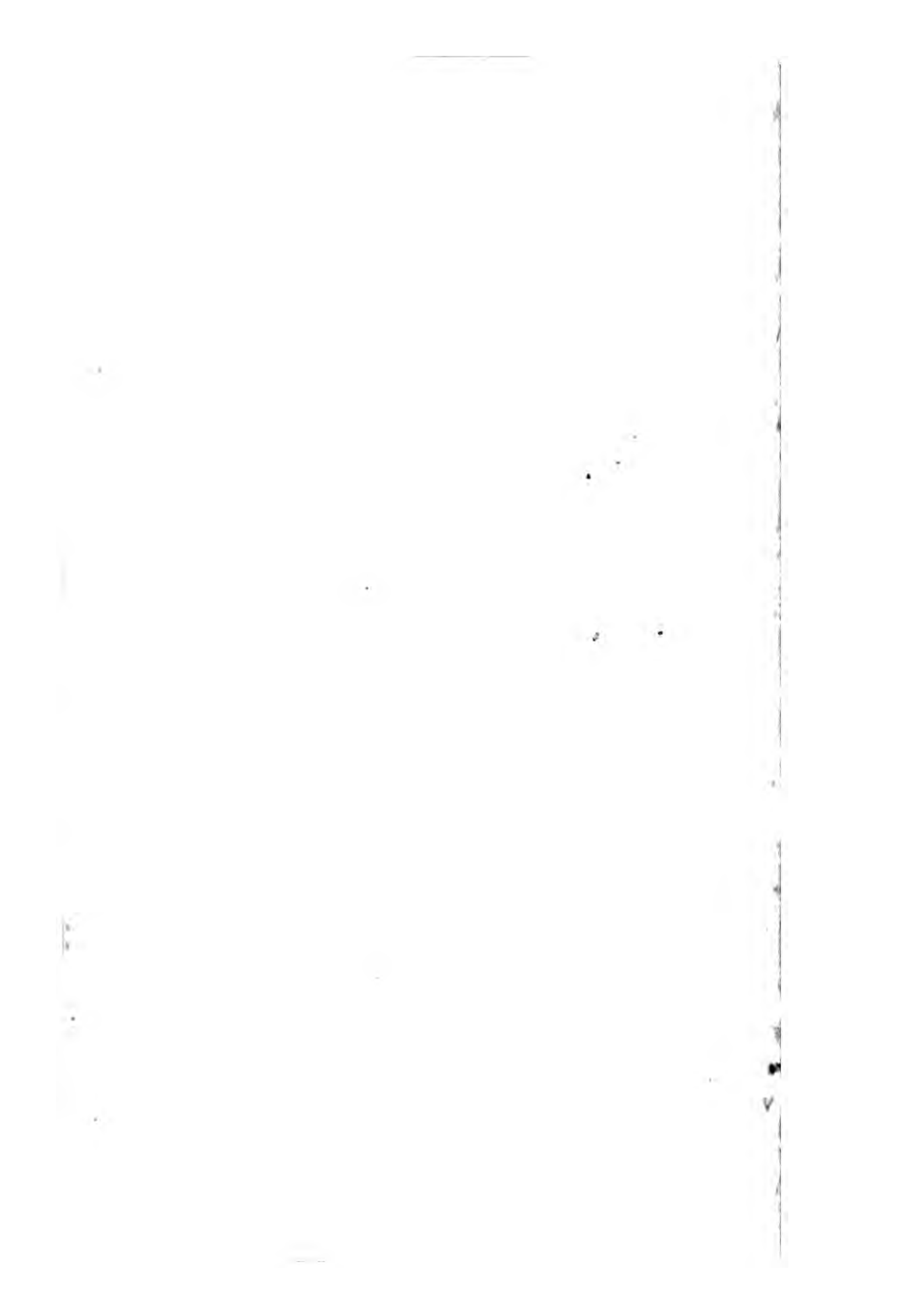




Handwritten notes in the top left corner, possibly including a date and some illegible text.

Tanzai et Neadarne
est une violente satire
contre le Cardinal de
Rohan, la princesse de
Mairie, et la constitution
"Unigenitus".

Crebillon fils a été
pendant quelque temps
enfermé au Château
de Vincennes pour avoir
composé ce roman.



L'ECUMOIRE;

HISTOIRE

JAPONNOISE.

Par Mr. DE CREBILLON le Fils.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Aux dépens de la COMPAGNIE.

MDCCLXXXV.

156.6.16^e





PRÉFACE.



CHAPITRE I.

De l'Origine de ce Livre.

CET Ouvrage est, sans contredit, un des plus précieux monumens de l'Antiquité; & les Chinois en font un si grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au
* cèle-

II P R E F A C E.

célèbre Confucius. En effet, pour la sagesse des préceptes, la bonté de la morale, la beauté de l'invention, la singularité des événemens, & l'ordre qui y est répandu, ils n'ont pu se dispenser de l'en croire l'Auteur, ou du moins, de souhaiter qu'il le fût. Ce Livre, cependant, est de Kilo-ho-éé, Personnage illustre, antérieur à Confucius de plus de dix siècles, premier Mandarin de la Loi, revêtu des Emplois les plus grands, & connu à la Chine par un grand nombre d'Ouvrages Historiques, Politiques, & Moraux. Un Sa-
vant

P R E F A C E. III

vant Chinois* qui a fait, il y a quatre cens ans, l'Histoire Litteraire de sa Patrie avec une exactitude admirable, a prouvé par des raisons invincibles, que Kilo-ho-éé étoit seul l'Auteur de ce Livre. Ce qu'il en a donné n'est qu'un Fragment d'une Histoire plus longue, un essai, pour ainsi dire, de celle de tout un Peuple. Les raisons pour lesquelles il a abandonné son projet, ne nous sont pas connues. Quelque honneur que Kilo-

* Cham-hi-hon chu-ka-hul-chi.
Hist. Litt. de la Chine. Pekin
1306. p. 155. prem. Vol.

IV P R E F A C E.

Ioho-éé ait attendu de ce commencement , qui ne forme que l'Histoire particulière d'un Prince, il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne Langue Japonoise , sur un Manuscrit très vieux; & l'Auteur Japonois l'avoit lui-même traduit de la Langue des Chéchianiens, Peuple qui dès ce tems-là ne subsistoit plus.

Le Japonois, dans un endroit, assure que sa Nation tenoit à honneur de descendre des Chéchianiens: mais il semble n'être pas de cet avis, parce que de son tems même, il ne restoit aucune

P R E F A C E. v

cune preuve de cette descendance, & qu'il croit, en Auteur judicieux, qu'une chose aussi importante ne peut être trop bien constatée. Il entre même sur cet article dans une Dissertation que Kiloho-ée n'a point traduite, parce qu'elle n'éclaircissoit rien. Il seroit plus difficile aujourd'hui de savoir ce qui en est. Sous le bon-plaisir du Lecteur, on passera donc à des Faits d'une discussion plus aisée.

VI P R E F A C E.



CHAPITRE II.

*Comment ce Trésor a passé
en France.*

UN Hollandois, homme d'esprit, se trouvant à Nankin il y a près de cent ans, fut obligé par ses affaires d'y demeurer assez de tems pour pouvoir apprendre passablement le Chinois. Dans le tems que pour s'y former davantage, il cherchoit à faire une traduction, ce Livre lui tomba entre les mains; il l'admira, l'entreprit, & parvint, après
un

P R E F A C E. VII

un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois; mais très imparfaitement, selon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au Public, il repassa en Europe, & laissa son Ouvrage au savant Jean - Gaspard Crocovius Putridus, de Leipfik, son ami intime, & connu dans la Litterature par la dispute qu'il a eue avec Emmanuël Morgatus, sur une chose importante. Il s'agissoit de savoir si les Meutes de la chaste Diane étoient composées de Chiens & de Chiennes, ou seulement de l'un ou de l'autre Sexe de ces animaux.

VIII P R E F A C E.

maux. Après des contestations très vives, la Palme demeura à Putridus, qui prouva par des raisons tirées de la pudeur de la Déesse, & par les témoignages des plus grands hommes de l'Antiquité, qu'elle n'avoit jamais eu que des Chiennes. Le Hollandois arriva dans le tems que Putridus étoit complimenté par tous les Doctes d'Allemagne, sur l'important service qu'il venoit de rendre à la République des Lettres; il le pria de commenter sa traduction Chinoise. Crocovius la traduisit en Latin; l'enrichit de Notes, & de
Com-

P R E F A C E. IX

Commentaires, & il étoit près de la donner au Public en trois Volumes in-folio, lorsqu'une mort prématurée enleva ce savant homme. Balthasar Onérosus, & Melchior Insipidus, ses Neveux, héritiers des biens & de la science profonde de leur Oncle, augmentèrent encore son Livre, le commenterent, éclaircirent ses Notes, en ajouterent de nouvelles, comparerent les leçons, restituerent les passages, & le faisoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq Volumes in-folio, lorsque la peste les emporta. Leurs Enfans, moins érudits,

* 5

x P R E F A C E.

aits, & hors d'état peut-être de subvenir aux fraix d'une Edition de cette importance, vendirent l'Ouvrage de leurs Peres à un Noble Venitien qui se trouva pour-lors à Nuremberg. Ce Seigneur, nommé Annibale, Julio, Scipione, Buz-è-via de gli Tavanari, de retour à Venise le traduisit en sa Langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très imparfaitement le Latin, il laissa à part l'érudition: aidé par un Frere Servite, & tous deux s'aidant d'un Dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en Langue

P R E F A C E. xi

gue Venitienne. Si Son Excellence Buz-è-via avoit pu profiter des remarques savantes dont les Allemands avoient orné cet Ouvrage, la France l'auroit plus complet, & mille choses qui ont besoin d'éclairciffemens, n'en resteroient pas privées. On ne se flatte pas d'avoir bien réussi à cette dernière traduction. Le Vénitien est un Jargon difficile à entendre, & le Traducteur François avoue que dans le Toscan même il y a bien des termes qui l'arrêtent. Ce qui ne paroitra pas

1. 1. 1.

2. 2. 2.

3. 3. 3.

4. 4. 4.

5. 5. 5.

6. 6.

7. 7. 7.

8. 8. 8.

9. 9. 9.

10. 10. 10.

11. 11.

12. 12. 12.

13. 13. 13.

14. 14. 14.

15. 15. 15.

16. 16. 16.

17. 17. 17.

18.

P R E F A C E. XIII

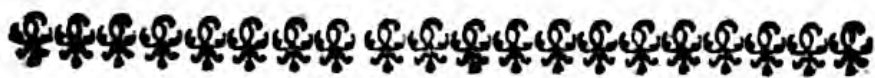
Livres Orientaux sont toujours remplis de fatras, & de fables absurdes; les Religions des Peuples de l'Orient ne sont fondées que sur des contes qu'ils mettent par-tout, & qui seroient aussi ridicules pour nous, qu'ils sont vénérables pour eux. Ces religieuses folies donnent à leurs Ecrits un air bizarre, qui a pu plaire dans sa nouveauté, mais qui est trop rebattu aujourd'hui, pour que le Lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font jouer toutes sortes de Personnages, ils mettent en œuvre

* 7

les

XII P R E F A C E.

faura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois, sous un François de ses amis qui n'avoit été à Rome que six semaines.



CHAPITRE III. & dernier.

Inconvéniens auxquels il a fallu remédier : Eloge du dernier Traducteur.

ON peut aisément inferer des différentes mains par lesquelles ce Livre a passé, qu'il doit lui rester peu de ses graces nationales; & je ne fais, à tout prendre, s'il en fera moins bon. Les
Li-

P R E F A C E. XIII

Livres Orientaux sont toujours remplis de fatras, & de fables absurdes; les Religions des Peuples de l'Orient ne sont fondées que sur des contes qu'ils mettent par-tout, & qui seroient aussi ridicules pour nous, qu'ils sont vénérables pour eux. Ces religieuses folies donnent à leurs Ecrits un air bizarre, qui a pu plaire dans sa nouveauté, mais qui est trop rebattu aujourd'hui, pour que le Lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font jouer toutes sortes de Personna-

ges, ils mettent en œuvre

* 7

les

XIV P R E F A C E.

les Génies, & les *Dios* ; on les trouve dans leurs plus sérieuses Histoires ; & si quelqu'un de leurs Héros est dans quelque grand danger, c'est une Dive qui l'y a plongé, c'est une Ginne qui l'en retire. Ces êtres imaginaires fondent & dénouent les trois quarts de leurs Livres ; & quoiqu'ils donnent souvent lieu à des événemens singuliers, on s'ennuye de ne voir jamais sur la Scène que ces mêmes Acteurs, & cela marque une stérilité d'imagination, qui impatiente. D'ailleurs, leur façon de narrer est remplie de métaphores, & de

PRÉFACE. xv

de certains tours, que la simplicité de notre Langue ne permet de rendre ni avec exactitude, ni avec agrément. La traduction d'un Livre Oriental en François, est donc un Ouvrage plus difficile qu'on ne pense. Quoique celui-ci ait été traduit du Venitien, on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le Seigneur Annibal a tout confondu, & il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger les faits comme on peut croire que Killoho-ée l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous, j'ai substitué celui de
Fée

xvi P R E F A C E.

Fée dont nous faisons communément usage. Où j'ai pu retrancher les noms barbares, je l'ai fait : La Ginne Hic-nec-sic-la-ki-ha-ti-phetaf, formoit un nom insupportable à prononcer, je l'ai changé ; en un mot je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet Ouvrage parfait, & je ne doute point qu'il ne le soit. Je l'ai embelli, en quantité d'endroits, de réflexions également neuves, & judicieuses. Il est écrit avec un soin, une netteté, & une précision merveilleuse ; & je suis persuadé que Kilo-ho-éé est infiniment inférieur

P R E F A C E. xvii

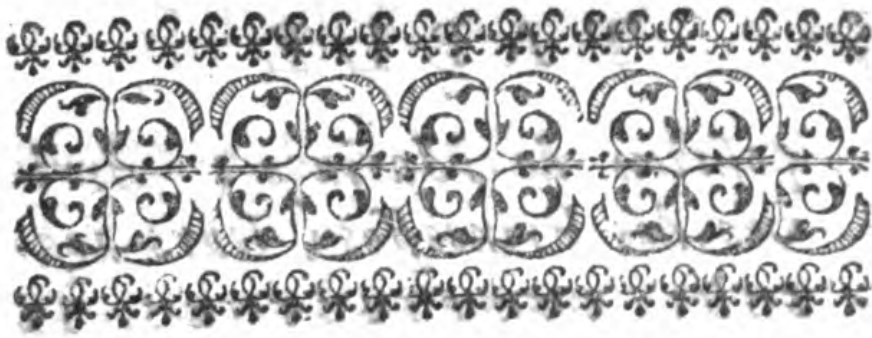
rieur à cette traduction, quoique faite d'après une Langue que je n'entends presque pas.

Pour le fonds, il peut être extravagant ; mais c'est vraisemblablement la faute de l'Original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois, la régularité & le goût qui brillent dans nos Auteurs François, qui toujours compassés, sont presque toujours fort raisonnables, & froids encore plus souvent. Fondés en cela sur je ne sai quel précepte d'Horace, que de bon cœur je mettrois ici, si
je

xviii P R E F A C E.

je m'en souvenois parfaitement : mais cet Horace prétend que la Raison soit égayée, & n'ordonne pas qu'on ennuie ses Lecteurs, à force de sagesse. Je suis, au fond, très persuadé que ceux de nos Auteurs que nous trouvons si arrangés, voudroient pouvoir l'être moins, & pécher un peu plus contre les règles. Leurs Ouvrages en seroient moins décens ; mais plus agréables, & mieux lus.

T A.



TABLE

DES CHAPITRES.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *Ce que c'est
que le Prince Hiaouf Zé-
lès-Tanzai.* Page 1

CHAP. II. *Retour du Prince :
Assemblée du Conseil : Pro-
po-*

T A B L E

- position de Mariage : Arrivée des Princesses ; leurs agaceries , comme quoi reçues. 12*
- C H A P. III.** *Amours du Prince : Sageſſe inouïe de Néadarné. 21*
- C H A P. IV.** *Choix de Tanzai : Préſent de l'Ecumoire. 35*
- C H A P. V.** *Dépit de Rouſſa Blaffarda ; ſur quoi fondé : Quelle eſt la conſolation qu'on lui promet , & qui. 49*
- C H A P. VI.** *Jour des Noces : Toilette de Néadarné. 57*
- C H A P. VII.** *Suite du jour des Noces , eſſai de l'Ecumoire : Colere , & refus de Saugrénutio. 67*
- C H A P. VIII.** *Vengeance de Concombre : Retour au Palais ; ce qu'on y apprend. 81*

DES CHAPITRES.



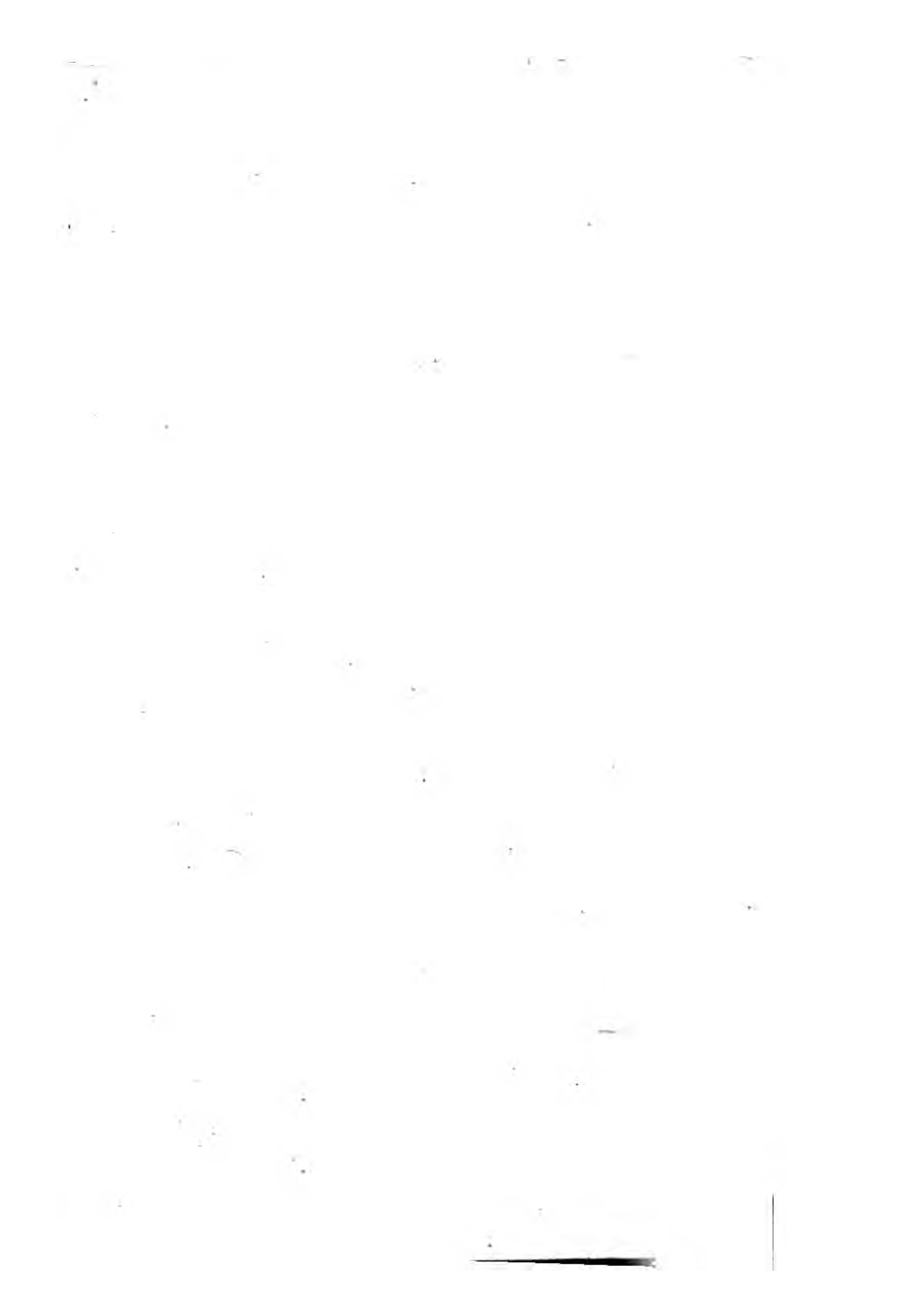
LIVRE SECOND.

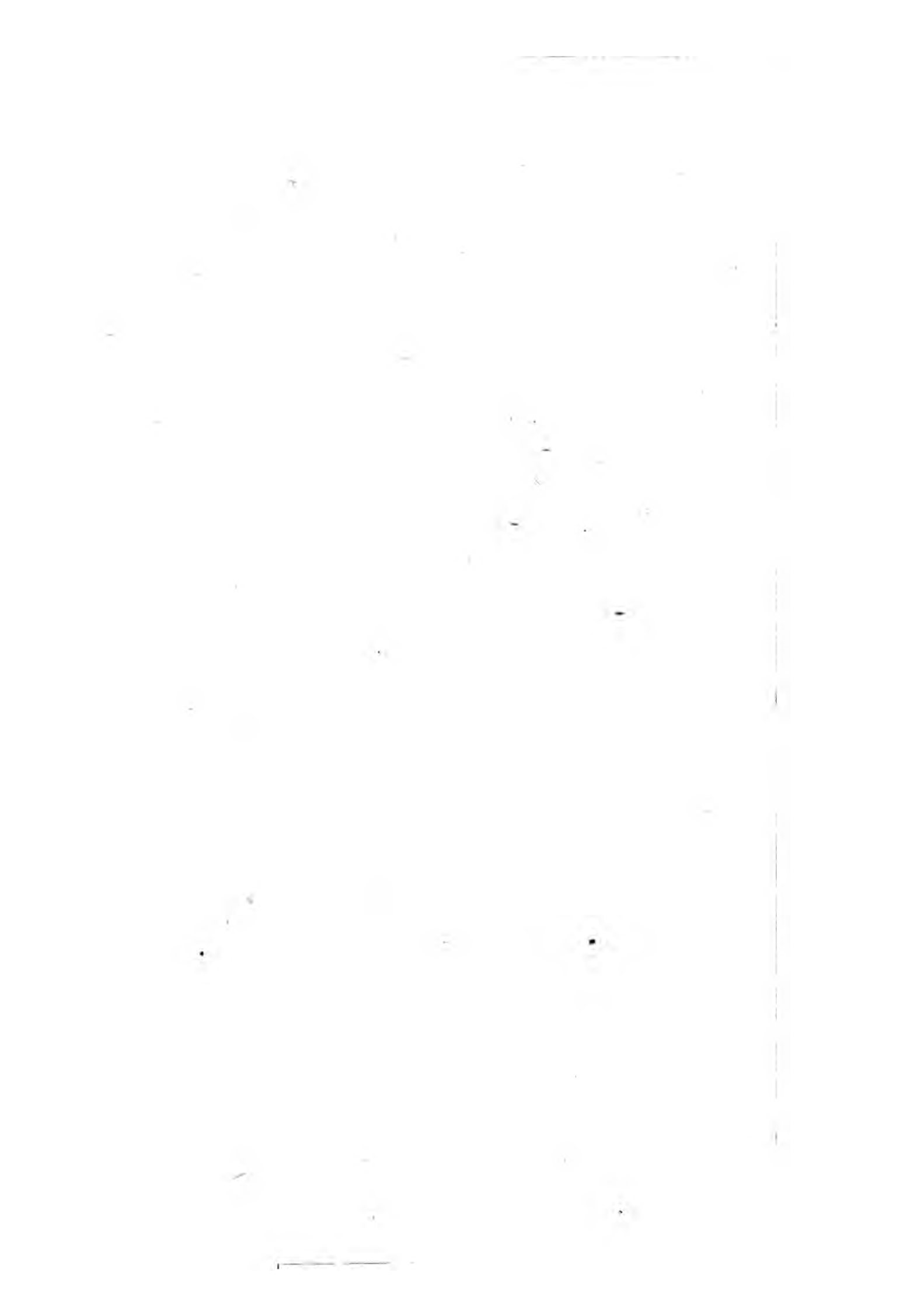
- C**HAPITRE IX. *Nuit des Noces.* Page 93
- C**HAP. X. *Suite de la nuit des Noces : Tour que joue l'Ecumoire à Tanzai.* 99
- C**HAP. XI. *Evénemens peu intéressans : Conseil assemblé , à quoi il sert.* 108
- C**HAP. XII. *Oracle du Singe ; départ du Prince.* 115
- C**HAP. XIII. *Avanture miraculeuse de la Fée au Chaudron.* 120
- C**HAP. XIV. *Arrivée du Prince dans l'Ile des Cousins.* 127
- C**HAP. XV. *Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.* 138
- C**HAP. XVI. *Illusion : Bonheur*

T A B L E.

<i>heur du Prince évanoui: A</i>	
<i>quel prix on le lui rend.</i>	148
CHAP. XVII. <i>Nuit délicieuse</i>	
<i>de Tanzai.</i>	157
CHAP. XVIII. <i>Le moins amu-</i>	
<i>sant du Livre.</i>	169
CHAP. XIX. <i>Bagatelles trop</i>	
<i>sérieusement traitées.</i>	180
CHAP. XX. <i>Retour du Prince</i>	
<i>à Chéchian.</i>	199

TAN.





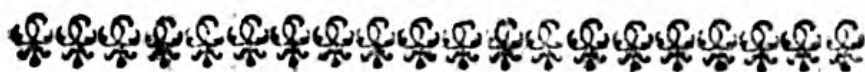


TANZAI

ET

NÉADARNÉ.

LIVRE PREMIER.



CHAPITRE I.

Ce que c'est que le Prince Hiaouf-Zélès-Tanzai.

DANS la grande Ché-
chianée, Pais au-
jourd'hui perdu par
l'ignorance des Géo-
graphes, regnoit autrefois un
A Roi

Roi nommé Cphaf ou Céphaès, nom qui signifioit dans la Langue du Païs, auffi ignorée à présent que la Langue Punique, Bonheur du Peuple. Nom auguste, que le hazard & la flatterie lui avoient peut-être donné. Ce Prince ne se voyoit pour succeder à sa vaste puissance qu'un seul fils, pour lequel les Chéchianiens avoient un respect extraordinaire, & qui, dès ses plus tendres années, faisoit, sans qu'ils fussent bien pourquoi, leurs plus cheres esperances. En ce tems-là, les Fées gouvernoient l'Univers.

On n'ignore pas que ces Intelligences consultant plus le caprice que la raison, en devoient assez mal régler la
con-

conduite. Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes , & quiconque peut faire tout ce qui lui plait , ne détermine pas toujours ses volontés sur la Justice. C'est ce qui arrivoit aux Fées : elles étoient en grand nombre , connoissoient peu entre elles la subordination : leur sexe , les interêts qui l'animent , peu importans quelquefois , mais toujours vifs ; la jalousie du commandement , celle de la beauté , l'envie de faire parler d'elles , la fantaisie , qui pour des Dées femelles est un mobile considerable , faisoient naitre entre ces Puissances , les guerres les plus sanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçu en venant au monde par

la grande Fée Barbacela, Protectrice déclarée de sa Maison depuis un tems immémorial. Elle donna au jeune Prince, à cause de sa grande beauté, le nom de Hiaouf-Zélès-Tanzaï (rival du Soleil), & le doua en même tems de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il favoit tout, sans avoir rien appris : chez les personnes d'un haut rang, ce n'est pas chose rare qu'elles croient tout favoir ; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là, & ses talens étoient effectifs. Il possédoit à un point égal la Poësie, la Peinture, & la Musique ; le Lyrique, l'Epique, le Dramatique ne lui coutoient pas plus l'un que l'autre ; il ne réussif-
soit

soit pas moins dans le Badin, & le Puérile; & le Madrigal, l'Epigramme, l'Elégie, l'Idylle, l'Eclogue, l'Anagramme, & les Bouts-rimés, lui étoient aussi familiers que le reste. Cependant, comme il n'est pas de génie universel, il ne put jamais parvenir à faire des Acrostiches. Quoique son goût le plus déterminé fût pour la Poësie, il ne négligeoit pas les autres Arts; tous les Curieux de Chéchian avoient de ses Tableaux dans leurs cabinets, & tous les *Ex voto* du grand Temple n'étoient peints que par lui. On représentoit souvent à Chéchian des Opera dont il avoit fait lui-même la Musique, & les paroles. On ne sauroit nier qu'il n'eût le meilleur

goût du monde, & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la Vielle sur tous les autres Instrumens. Il avoit une si vive passion pour elle, que Céphaès, qui adoptoit aveuglément tous les caprices du Prince, avoit fait suspendre dans les Tours des Temples de Chéchian, au-lieu des timbales qui appelloient auparavant les Peuples à la priere, des Vielles d'une grosseur énorme. Des Princes du Sang avoient été chargés du soin d'en jouer dans les occasions nécessaires, & pour ce, étoient décorés du titre suprême de Grands-Vielleurs de l'Etat: cette Charge devint une des plus grandes du Royaume, & le plus ancien des Vielleurs étoit déclaré Connetable. Le
Roi

Roi, pour donner à cette dignité un plus grand lustre, honora ceux qui en étoient pourvus, de la culotte de peau d'Ours garnie de Marons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre, mais qui, selon les préjugés de ce Peuple, étoit la marque de la plus particulière distinction. Tanzai répondoit aux bontés de son pere avec cet attachement que donne une excellente éducation; aimé des Peuples qu'il devoit un jour gouverner, l'objet des attentions de la grande Fée Barbacela, l'admiration de toute la Terre, rien ne paroissoit manquer à son bonheur. Cependant il étoit né avec un cœur tendre, & il ne lui étoit pas permis d'aimer.

La Fée, sur je ne fai quels accidens dont le Prince étoit menacé s'il aimoit, ou s'il se marioit avant que sa vingtième année fût accomplie, lui avoit expressément défendu l'un & l'autre, jusques au tems où le Destin le laissoit maître de lui-même : ces ordres étoient précis, & il étoit aussi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir, qu'il lui étoit difficile de s'y foumettre. Comment dans une Cour où tout respiroit le plaisir, où les femmes joignoient à leurs agrémens ce que la coqueterie a de plus séduisant, où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les desirs & de les satisfaire, un Prince jeune, aimable & sensible, pouvoit-il garder longtems son indifférence ?

rence ? C'étoit en-vain qu'il auroit pu s'en flatter. Aussi, Tanzaï sentant combien pour quelqu'un à qui la vertu est recommandée, la Cour est un séjour pernicieux, & accablé par-tout ou de regards tendres, ou de déclarations pressantes, résolut enfin d'en sortir, de se retirer dans un Palais qu'il avoit sur les bords de la mer, & d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût. Cette résolution surprit extrêmement : on ignoroit les raisons de cette retraite, & les femmes qui en furent choquées, répandirent des bruits fort défavantageux à Tanzaï, qui ne les fut pas, ou qui ne s'en embarrassa gueres. Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette

solitude, & il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya. Loin de ce Sexe charmant qui l'occupoit déjà tout entier, rien ne l'amusoit, les ressources de son esprit lui devinrent inutiles: moins il connoissoit le plaisir d'aimer, plus il s'en formoit une image flatteuse. Cette union si tendre de deux cœurs que souvent il avoit peinte dans ses Ouvrages, ces transports, cette volupté si vive de l'amour, devinrent enfin le seul bien dont il voulût jouir. Son ennui ne faisant qu'augmenter, il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit, & retourner à Chéchian, & se marier, quelque chose que le Destin pût en dire. Barba-cela n'oublia rien pour le dé-
 tour-

tourner de cette idée ; mais malgré ses remontrances , il fixa le jour de son départ. La Fée, sans l'abandonner à son sort, le plaignit , & résolut de se servir de toute sa puissance pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver, ou pour les soulager du moins. Les Lecteurs assez patients pour continuer cette Histoire, verront dans la suite , combien servirent au Prince les précautions de la Fée.



C H A P I T R E II.

Retour du Prince : Assemblée du Conseil : Proposition de Mariage : Arrivée des Princesses ; leurs agaceries , comme quoi reçues.

LE retour du Prince donna lieu à de nouvelles conjectures, & fut pour les Politiques de Chéchian une source inépuisable de raisonnemens & de chimeres. Le Peuple, qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux actions de son Souverain, que quand elle lui est le plus cachée, s'épuisa en considérations, & ne devina pas plus les motifs du retour, que
ceux

ceux de l'absence. Les femmes furent moins embarrassées, & il n'y en eut pas une qui ne crût que Tanzai, brûlé d'un feu secret que sa fierté avoit en-vain combattu, ne revenoit que pour rendre à son vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuser. Mais à propos de quoi cette reserve? Dans un Rang aussi élevé, doit-on dissimuler ses desirs, & les Princes sont-ils faits pour un amour timide? Leurs idées n'étoient cependant pas sans fondement. Le Prince étoit dévot : les personnes de cette espece peuvent être tentées, mais elles voilent leurs mouvemens plus qu'elles ne les combattent, & ne s'opposent à leur chute qu'autant qu'elle ne peut point

être ignorée. Combien ne doit-on pas de Prudes à la crainte de l'éclat ! Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Zélès, sa Gouvernante croyoit ses droits les mieux fondés , & ne doutoit pas qu'au moins par reconnoissance, si ce n'étoit par inclination, il ne lui donnât ses premiers sours, ou ses premières fantaisies. Les Coquettes les plus expérimentées de la Cour se disputèrent aussi sa conquête , & étalèrent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux femmes , en mines , & en façons. L'indifférence du Prince n'en fut pas ébranlée : il vouloit une beauté modeste, simple, qui ne tint rien de l'Art, & qu'il pût, sans l'offenser, voir avant

vant sa Toilette. Il propofa même cette épreuve: elle embarrassa les prétendantes, quelque bonne opinion qu'elles euſſent de leurs charmes, & elles aimèrent mieux renoncer au cœur de Tanzaï, que de ſe montrer à ſes yeux telles que les laiſſoient les veilles de la Cour, & les fatigues de leur état.

Le Roi cependant ſongeoit ſérieuſement à marier ſon fils, & comme c'étoit une affaire importante, il voulut en conférer avec ſon Conſeil. Les Miniſtres Etrangers propoſèrent chacun la Fille de leur Maître; ils étoient douze qui pouvoient ſe flatter de cette Alliance: mais Céphaès ne jugeant pas que ſon Fils pût épouſer douze Princeſſes, ſe trou-

trouva irrésolu sur le choix. Les Rois dont on lui offroit les Filles étoient extrêmement puissans , il étoit dangereux de les mécontenter , & l'on n'en pouvoit contenter qu'un ; jamais matiere plus sérieuse n'avoit exercé la sagesse du Conseil. Celle du Prince, supérieure à tout, lui suggera alors un parti convenable au bien du Royaume , & à la majesté des Rois voisins : il proposa que chacun de ces Princes envoyât à Chéchian la Princesse qu'on lui destinoit pour Epouse ; qu'elles restassent toutes à la Cour treize semaines ; qu'il en employeroit douze tour à tour auprès d'elles , ou pour mieux juger de leur mérite , ou pour leur laisser la liberté de décider

der sur le sien ; que la treizieme semaine , après avoir pesé mûrement la beauté de leurs personnes , ou la douceur de leurs caractères , il déclareroit son choix : Qu'en agissant de cette façon , aucun des Souverains , dont il étoit question , ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur Alliance , puisque les seuls agrémens le détermineroient. Le Conseil applaudit à la résolution du Prince ; les Ministres en firent part à leurs Maitres , qui y souscrivirent. On travailla à loger dans le Palais les Beautés qui alloient l'occuper , & bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus superbes signalerent le plaisir qu'on avoit de les voir : on représen-
ta

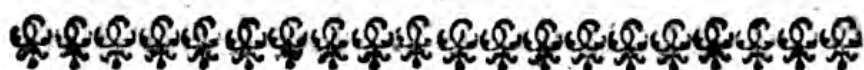
ta divers Opera du Prince, qui furent tous admirés par complaisance, ou par justice. Tanzaï, au premier coup d'œil, trouvant les Princesses également aimables, auroit bien voulu les épouser toutes; mais le respect des Loix le retint, & il se contenta de leur faire, tant en Prose qu'en Vers, les plus jolis complimens du monde. Si les Princesses lui avoient plu, aucune de ses graces ne leur étoit échappée; il plut à toutes, & cette conformité de sentimens augmenta l'averfion qu'elles se sentoient déjà les unes pour les autres. On fait assez de quoi les femmes sont capables quand elles ont envie de s'enlever un amant: mais comme on n'a jamais vu un
hom-

homme seul être l'objet des vœux & des adorations de douze femmes, on dira simplement qu'il y avoit douze fois plus de haine & de médisance entre elles qu'on n'en voit d'ordinaire ; par conséquent douze fois plus de minauderies qui tournoient toutes au profit du Prince, que ce manège ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces Princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche, ou de regarder ; les autres, pour rechercher, devenoient louches, se faisoient remonter la bouche aux yeux, ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste : car sachant que Tan-
zai

faï se piquoit de toutes fortes d'Arts , elles étoient toutes Poëtes , Peintres , Musiciennes , &c. & l'on ne fauroit imaginer combien cette émulation produisoit de fottes choses en tout genre. Tanzaï craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient cru injuste , voulut que le sort décidât entre elles de leur rang , & dispensa son tems de façon , que dans la journée il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine. Il assistoit à sa toilette , lui donnoit la main partout , mangeoit avec elle ; mais le soir , aux spectacles , ou au cercle , il voyoit toutes les autres , & c'étoit alors que ces rivales l'examinoint , lui trouvoient un air contraint & en-

ennuyé, & jugeoient à sa physionomie, que la Princesse en place, étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures, & les manieres de Tanzaï, quoique son cœur se fût déjà déterminé, étant les mêmes pour toutes, devoit les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.



CHAPITRE III.

*Amours du Prince : Sageffe
inouïe de Néadarné.*

ONze semaines s'étoient déjà passées, & la Princesse

cesse qui échut à Tanzaï pour la dernière, étoit celle pour qui, mais en secret, son cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eût usé, son amour étoit su de la Princesse; celui qu'elle se sentoit elle-même l'avoit éclairée sur les sentimens de Tanzaï, & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse, avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzaï n'auroit pu faire un plus beau choix. Le soin que toutes les Princesses prenoient de l'imiter, la jalousie qu'elles avoient contre elle, prouvoit assez son mérite: il l'avoit lui-même remarqué dès le premier jour; mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendît que
le

le fort l'approchât d'elle. Enfin cet instant heureux venoit d'arriver. Pressez tous deux de s'expliquer ce qu'ils sentoient, de favoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouir pour la première fois du bonheur suprême de s'aimer sans contrainte, ils ne purent diffimuler leur joye.

Néadarné (c'est ainsi que s'appelloit la Princesse) justifioit les desirs de Tanzai. C'étoit une Brune qui possédoit, avec les agrémens particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les Blondes. Ses yeux noirs étoient extrêmement vifs ; mais depuis qu'elle avoit vu le Prince, une tendre langueur en paroiffoit moderer l'éclat. Sa bouche

che, qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choses les plus brillantes, ou les plus sentées, étoit agréablement coupée, & ornée des plus belles dents du monde. Sa taille haute, droite, & majestueuse, étoit en même tems noble, & libre. Ses jambes & ses mains, tournées par les Graces, donnoient sur tout le reste, les préjugés les plus avantageux. Toutes ses actions, tous ses discours avoient une grace inexprimable; elle n'avoit recours, pour plaire, soit pour sa figure, soit pour son esprit, ni à cette pétulance affectée, qui est toujours aux dépens de la raison, & de la bienféance; ni à ces mots entortillés, & à ce fade jargon qui devroient être par-tout aussi mépri-

méprisés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fût émue à cet objet!

Tanzai ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa Princesse, que pressé par les mouvemens de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné aussi inquiète que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui que Tanzai faisoit en chantant amoureusement des Impromptu qu'il composoit sur sa passion. Elle se leva précipitamment : mais craignant que la décence ne fût blessée si elle paroissoit à la fenêtré, & ne voulant pas d'un autre côté qu'elle

le lui fit perdre l'occasion de parler au Prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzai jugea qu'elle étoit éveillée, & se présenta pour entrer. Néanmoins qui ne l'avoit vu auprès de ses Rivaux commencer la journée que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien de ce commencement. Le Prince l'aborda avec ce trouble, & cet égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime avec transport. Les femmes de la Princesse s'étoient retirées. Comment s'y feroit-elle opposée? la loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide : longtems ses yeux seuls parlerent de son amour, & la Princesse les entendit mieux

mieux qu'elle n'auroit entendu ces discours impertinens & doux , que la sottise des hommes , & la coquetterie des femmes ont depuis imaginés. Ce silence devoit pourtant cesser : on admire quelque tems , mais enfin on parle de ce qu'on admire ; & ce que la Princesse montrait d'appas aux yeux de Tanzaï, lui offroit une source intarissable de plaisirs & de louanges. Il se détermina. Puis-je esperer , lui dit-il en bégayant , & avec une contenance mal-assurée , que vous ne vous méprendrez pas à mes soins , & que vous aurez assez de bonté pour y répondre ? Ah Seigneur ! lui répondit-elle , s'ils sont sinceres , que ne devez-vous pas en attendre ? S'ils le sont ? ma

Princesse ! ah que ce doute nous est injurieux ! En achevant ces paroles , il s'étoit jeté aux genoux de Néadarné , qui contente de son Amant , l'écoutoit avec cette complaisance que donne l'envie d'être persuadée. Eh-bien ! je vous crois , cher Prince , lui dit-elle tendrement ; & comment , avec l'amour dont je brûle pour vous , ne vous croirois-je pas ? Recevez , ajouta-t-elle en lui tendant la main , les assurances de ma passion , parlez-moi sans cesse de la vôtre ; quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement !

Tanzaï , accablé de l'excès de ses plaisirs , baisoit la main de sa Princesse. Avec quel transport ne lui parla-t-il pas de la première impression que
sa

sa vue avoit faite sur lui? du dégoût qu'il avoit conçu pour ses rivales? de la peine qu'il avoit eue à se contraindre? de son impatience? combien de sermens d'aimer toujours; que d'amour éclatoit dans ses yeux! Que la Princesse qui attachoit sur eux ses regards avides, y lisoit, & y puisoit de tendresse! Tous deux troublés, tous deux enivrés de délices, ne sentoient plus que leurs desirs.

Tanzai aimé par tant de Beautés, sûr d'être aimé, voulut profiter du desordre où il voyoit Néadarné. Il commença par un soupir qu'il acheva sur ses levres, où l'Amour lui-même le porta: elle auroit assurément voulu s'en défendre, mais il est douteux

qu'en pareille occasion on ait toutes les forces qu'on pourroit avoir. Un Amant à qui l'on craint de déplaire, & qui n'a pas la même peur, est plus fort par votre foiblesse, que vous n'êtes foible par sa force. Quoi qu'il en puisse être, le Prince exigea qu'elle lui confirmât le baiser qu'il avoit pris; la vertu ne le vouloit pas, mais l'Amour l'ordonnoit, & il semble que l'une n'ait été imaginée que pour être sans cesse sacrifiée à l'autre. Plus on a, plus on veut avoir; un desir satisfait en fait naître un autre dans le cœur d'un Amant: sur ce qu'on lui permet, il voit ce qu'on peut encore lui permettre.

La Princesse étoit dans un de ces deshabillés si négligés, que

que par la faute d'une épingle qui vient à sauter, on expose plus de choses, qu'on n'en défendoit auparavant: une tunique qui s'ouvrit fit voir au Prince une gorge d'une forme si admirable, & d'une blancheur si éclatante, qu'il ne put assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect. Néadarné avoit si longtems combattu pour un simple baiser, qu'il jugea que la moindre permission qu'il lui demanderoit sur ce nouvel objet qu'il découvroit, lui seroit sévèrement refusée. Résolu donc de ne devoir ce nouveau plaisir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche: puis la Princesse & lui, ne disant mot, ne se regardant plus, ne re-

vinrent de leur faifissement que pour recommencer à s'y remettre. Qu'auroit-elle fait ? elle avoit de la vertu ; mais dans une situation auffi embarrassante, tout ce que peut une femme vertueuse est moins de mettre un frein aux transports d'un Amant, que de se souvenir qu'elle doit le faire.

La réflexion est alors d'une foible ressource, s'il est vrai encore qu'elle puisse naitre dans le sein du plaisir. Vient-elle après, de quoi a-t-elle sauvé ? La Princesse se trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la première fois qu'elle l'éprouvoit, & que faute d'expérience, elle ne pouvoit le combattre. La violence des desirs du
Prin-

Prince commençoit cependant à l'effrayer, & elle le repouffa doucement; mais étoit-il en état de rien comprendre? Dans ce mouvement, sa jarretiere, peut-être mal attachée, tomba. Tanzai, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le savoir-vivre, s'offrit respectueusement à la placer. Le lui refuser, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conséquence, & lui donner plus d'envie de la ravir: elle y consentit donc, n'ayant pas le tems de mieux faire. Lui, qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque Dame que ce fût, ne sachant où communément on les plaçoit, & d'ailleurs troublé au point, quand il l'auroit su, de ne s'en pas souvenir, mit si mal-adroi-

tement celle de la Princesse, que pour le coup un cri lui échappa. Ses femmes venant à sa voix, le Prince fut contraint de se retirer. On demanda à la Princesse ce qui l'avoit obligée de crier. Le moyen de le dire? Les Princeses font ce qu'elles veulent: elle ne répondit rien, & l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos cependant de prendre des mesures contre les emportemens de Tanzaï: elle ordonna à ses femmes en soupirant de ne la plus laisser seule avec lui, quelque chose que la Loi qu'il avoit imposée en souffrît; & résolut par vertu, de prendre contre Tanzaï toutes les précautions que beaucoup d'autres femmes, après une
 fem-

semblable aventure, ne prennent contre leurs Amans que par coquetterie.



CHAPITRE IV.

Choir de Tanzai: Présent de l'Écoumoire.

Ceux qui ne connoissent que la Nature & ses mouvemens, croiront que si le Prince fut fâché de se retirer, la Princesse ne le fut pas moins de le voir sortir; peut-être même penferont-ils qu'elle se reprocha d'avoir crié assez haut pour qu'on l'entendît de son antichambre. Ceux qui portent leurs réflexions plus loin, diront que sa vertu cou-

roit trop de risques dans cette occasion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du Prince, & pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez tôt. Tel est le malheur des Héros dont on transmet l'Histoire à la postérité. Le Lecteur les juge bien moins sur ce qu'ils auroient dû faire dans le cas où ils paroissent à ses yeux, que sur ce qu'il pense qu'ils auroient pu faire: il se met de sang-froid à leur place, & dépouillé des passions qui les animoient, les absout ou les condamne, suivant le succès de leurs entreprises; & n'examine point si les circonstances leur permettoient le tems de délibérer, ou si leurs mouvemens leur laissoient seulement celui d'entrevoir la

ré-

réflexion. Entre les personnes qui lisent, il en est peu qui discutent les faits avec jugement, & la plus grande partie de celles qui en sont capables, s'en acquittent souvent avec injustice. On ne manquera donc pas ici de raisonner, bien ou mal, sur Néadarne. Quoi qu'on en dise, qu'elle ait crié trop tôt, ou trop tard, il est sûr qu'elle a crié; & que bien des femmes en pareille occasion, s'en tiennent à la menace, ou ne l'effectuent que plus tard, & plus bas, que la Princesse.

Elle n'étoit pas encore bien revenue de la frayeur que la vivacité du Prince lui avoit causée, lorsqu'il revint lui annoncer qu'il sortoit du Conseil, où il avoit déclaré son

choix. Enfin, divine Princesse, lui dit-il, vous allez être à moi: mon amour est trop violent pour s'affujettir aux Loix qu'une prudence timide, & aujourd'hui hors de saison, m'avoit fait croire nécessaires. On renvoye dès aujourd'hui les Princesses qui prétendoient à ma main. J'abrege mes chagrins, de cette cruelle semaine qui devoit me déterminer: je n'ai plus à voir des objets que vous me rendez odieux; tout se prépare pour mon bonheur, & rien désormais ne peut plus le reculer, puisque vous consentez à le faire. Ah! Tanzaï, s'écria-t-elle, pourquoi ne parlez-vous que de votre félicité? Oubliez-vous que vous faites la mienne? Le Roi, qui
en

en ce moment entra chez Néadarné, interrompit la conversation. Il venoit marquer à la Princesse combien le choix que son fils avoit fait d'elle, lui étoit agréable. Ils réglèrent entre eux le jour des Noces du Prince, & on le fixa au commencement de la semaine suivante.

Le Prince auroit bien voulu qu'il eût été moins éloigné, mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe, qu'il falloit attendre ce tems-là pour que tout fût prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au Peuple que Tanzaï prenoit pour épouse Néadarné, fille du grand Roi de Cocapuchilm. Cette alliance lui fut d'autant plus agréable que ce Roi étoit en effet très
 puis-

puissant, que ses Etats touchoient à la Chéchianée, & que Néadarné en étant l'unique héritière, ils s'unifesoient après la mort de ce Prince, sous Tanzaï, dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au Prince, & l'on attribua à sa profonde politique, ce qui n'étoit qu'un effet du hazard, & de l'amour. Ce que le Peuple avoit pris si bien, ne le fut pas de même par les Princesses: leur chagrin fut excessif, & il n'y en eut pas une qui n'en eût pendant huit jours la migraine, & les yeux battus. Quelques Auteurs de ce tems-là avancent même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces Princesses, & leur

leur amour pour Tanzai, allerent si loin, qu'il n'y en eut pas une qui ne lui fît proposer sous-main un accommodement. Epris comme il l'étoit de Néadarné, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu y entendre ; peut-être même ce fait n'est-il pas vrai : ce qui est constant, c'est que sa sensibilité pour leur desespoir, ne lui fit pas changer de résolution. Au milieu de tant de joye, des réflexions tristes sur les menaces de Barbacela, se firent sentir à Tanzai. Il considéra que, sans la consulter, il avoit non-seulement choisi, mais même annoncé son mariage à tout le monde avant de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punît, en cessant de le protéger, du peu d'é-
gards

gards qu'il avoit eus pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorsqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le Roi. Je ne vous fais point de reproches sur le choix que vous avez fait, lui dit-elle, il est conforme à mes intentions: mais je souhaiterois que vous n'allassiez pas plus loin, & que vous attendissiez auprès de Néadarné, que vous pussiez la posséder sans risque. Le Destin ne vous menace d'événemens fâcheux, qu'en cas que vous vous engagiez à l'hymen avant votre vingtième année accomplie, & vous pourriez. . . . Je fais, Etre céleste, interrompit Tanzai, ce que votre prudence, & votre

votre bonté vont me conseiller ; mais je ne puis attendre. Si je ne possède pas bientôt Néadarnè, je meurs. Quelque affreux que puissent être les coups que le Destin me réserve, ils me le feront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le Destin est fâché que je me marie avant vingt ans, & je ne saurois croire qu'un événement qui lui importe aussi peu que celui-là, le détermine à me persécuter. Mon fils, répondit la Fée, ma science peut bien aller jusques à prévoir les ordres du Destin, mais la cause m'en est toujours inconnue. Vous devez cependant penser qu'il a ses raisons, & obeir sans les chercher : c'étoit ce que j'attendois de
 VOUS

vous, fans l'esperer. Vos malheurs ne feront que trop réels; il est cependant encore, malgré votre mariage, un moyen de les éviter: le voici.

La Fée, à ces mots, tira de dessous sa robe une écumoire d'or de trois pieds de long, & dont le manche rond étoit de trois pouces de diametre; le manche étoit percé, & le trou n'étoit que comme il le falloit pour qu'une chaine de pierres le traversât. Quel est ce Bijou? demanda le Prince. C'est, reprit la Fée, ce que mon amitié vous réserve; & voici l'usage que vous en devez faire.

Le jour de vos Noces, vous trouverez auprès du Temple une petite Vieille: faisissez-vous-en, & quelque résistance qu'elle

qu'elle vous fasse, de quelque priere qu'elle use, enfoncez lui, sans pitié, le manche de cette écumoire dans la bouche. Mais, Altesse Ethérée, dit le Prince, où trouverai-je une bouche à qui ce manche puisse convenir ? Cette inquiétude n'est pas faite pour vous, reprit la Fée : aussi ne vous dis-je pas que la Vieille ne souffre pas à soutenir cette opération. Ce n'est pas tout. Dans l'instant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette Vieille, vous irez le porter au Grand-Prêtre, à qui vous ferez la même chose. Le Grand-Prêtre ! s'écria le Roi ; il n'y consentira jamais : avaler le manche d'une écumoire ! Je ne fai, reprit le Prince, ce qu'il fera ; mais à sa place, au-

aucune puissance ne m'y forceroit. C'est cependant ce qu'il faut tâcher qu'il fasse, dit la Fée, non par la violence, mais par la persuasion & les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle seroit pourtant plus sûre, reprit Tansaï, que tout ce que vous dites. Mais supposons qu'il y consente, à quoi cela me servira-t-il? A détourner, répondit la Fée, les malheurs qui vous menacent. Et supposons à présent qu'il n'y consente pas? reprit encore Tansaï. En ce cas, dit la Fée, il faudroit ne pas achever votre mariage, ou vous soumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeste. Oh! en ce cas-là aussi, reprit-il, le Grand-Prêtre avalera l'écumoire. Je vous
ai

ai dit, répondit-elle, qu'il ne faut point que ce soit par violence. Mais, de bonne foi, dit Tanzaï, croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille proposition, puisse l'accepter ? Ce manche est d'une grosseur si monstrueuse qu'il n'y a point de bouche si énorme, où il ne trouvât encore à fendre. Mais s'il m'est défendu, ajouta-t-il, d'user de violence, j'y puis employer l'adresse. Soit, dit la Fée ; mais souvenez-vous de ce que je vous recommande ; tenez la chose secrète ; attachez l'écumoire à votre boutonniere, & foyez sûr que c'est la seule chose qui puisse vous tirer d'embarras. Assurément, reprit le Prince, si le Destin me prépare des maux rares, il faut
 avou,

avouer qu'il m'ordonne des remedes bien singuliers. Souvenez-vous encore, dit la Fée, s'il vous arrive des choses desagréables, de ne pas m'implorer, & que je ne pourrai rien pour vous. La Fée, en achevant ces paroles, disparut, & laissa Céphaès & Tanzai, l'un dans l'étonnement de l'écumoire, & l'autre dans la résolution de s'en servir de quelque maniere que ce pût être.



CHAPITRE V.

*Dépit de Roussa Blaffarâa; sur
quoi fondé : Quelle est la con-
solation qu'on lui promet , &
qui.*

LA nouvelle du mariage de
Tanzai fut reçue par les
Princesses, en public, avec dé-
dain; en secret, avec douleur.
Quand ce coup n'auroit mor-
tifié que leur vanité, il leur
auroit toujours été cruel; l'a-
mour qui s'en étoit mêlé, le
rendoit insoutenable, & avoit
laissé dans leur cœur des mou-
vemens que le dépit n'effaçoit
pas. Le féduisant Prince de la
Chéchianée venoit avec tous
ses appas se retracer à leur
C ima-

imagination. L'une relisoit des vers qu'il avoit faits pour elle ; l'autre se rappelloit une conversation qui n'avoit été que galante , mais où elle trouvoit du sentiment ; celle-ci se souvenoit d'un soupir , celle-là d'un regard ; celle qui n'avoit à se souvenir de rien , ne laissoit pas de se souvenir de quelque chose. Toutes en général s'étoient crues préférées , & toutes mouroient de chagrin , tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux , que d'une autre injure plus récente encore , & sans doute bien piquante pour elles , puisqu'elles n'osoient pas s'en plaindre.

Entre celles qui se distinguoient par leur fureur , étoit l'altiere Roussa Blaffarda , Souveraine de l'Isle Métiffao.

C'é-

C'étoit la moins belle , & la plus fiere de ces Princesses ; elle avoit en présomption , tout ce qui lui manquoit en agrémens. Un air dédaigneux répandu sur son visage , en rendoit les charmes inutiles. Elle se croyoit de l'esprit , & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas , il étoit si dur & si dénué de graces , qu'on ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la secheresse de ses expressions , & de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit ; elle ne faisoit pas un geste qui ne déplût , pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit à la vérité d'une blancheur éclatante , mais cette beauté étoit payée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût

de tout le monde. Aussi avoit-elle un souverain mépris pour les brunes , & trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reste elle étoit cruelle , vindicative , scélérate & perfide. Telle que l'Histoire nous la donne , elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit. On n'a jamais bien su sur quoi elle se l'étoit imaginée ; il y a apparence que sa vanité , plutôt que les soins du Prince , lui avoient fait naître cette idée ; mais elle s'y étoit si bien accoutumée , qu'elle regarda son amour pour Néadarné , comme une infidélité qu'il lui faisoit. Ce qui la desespéroit le plus , étoit d'avoir assez compté sur ses charmes , pour avoir refusé le secours d'une vieille Fée sa nourrice , & son conseil , qui étoit

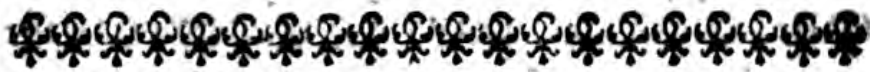
étoit venue à Chéchian avec elle , & qui lui avoit promis de fixer pour elle les vœux de Tanzai. L'ambitieuse Princeſſe , déchue de ſes eſperances , fut obligée d'avoir recours à elle. Vous entendez , lui dit-elle en frémiſſant de rage , vous entendez les cris de joye de ce peuple , & je ne ſuis pas vengée ! Le perfide Tanzai , & mon odieuſe rivale , triomphent ; ma douleur ſans doute augmente leurs plaiſirs. Ah ! verrez-vous avec tranquillité une Fête qui tous deux nous deſhonore ? Mon injure n'eſt-elle pas la vôtre ? Depuis quand nos intérêts ſont-ils ſéparés ? On m'outrage ! que diſ-je ? on me porte uu coup mortel , & mes yeux n'ont pas encore vu couler le ſang de l'ingrat qui

me trahit ! Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des supplices ! Toute la Nature n'est pas armée pour ma vengeance ! Vous ! qui d'un seul mot, confondez les Elémens : Vous ! que j'ai vu, pour de moindres forfaits, prête à replonger le Monde dans le chaos : Parlez, qui vous retient ? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la Terre, cesse-t-il seulement pour moi ? L'ingrat n'a pu m'aimer, & il respire ! Ah ma Mere ! vous ne m'aimez plus : Ma douleur vous auroit touchée, animée de la même fureur que moi. Le perfide, ma rivale, ce Peuple que je hais, feroient vainement cherchés dans l'Univers. Ah ma Mere ! m'abandonnez-vous ?

Que

Que votre douleur est injuste, ma Fille! répondit la Fée. Croyez-vous, si je le pouvois, que je ne vous eusse pas vengée au-delà même de vos desirs? Mais un pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traître Tazai. Barbacela devant qui tout tremble, & qui me fait moi-même obeïr, protege ce couple odieux que votre haine voudroit accabler. Invisible auprès d'eux, elle les sauveroit de mes coups, & rien ne pourroit me soustraire à sa vengeance. Mais si je ne puis rien contre leur vie, je puis du moins empoisonner le bonheur dont ils croient jouir, & vous épargner le funeste spectacle de leurs plaisirs. Je vous aurois fait préférer à vo-

tre rivale, si vous l'aviez voulu ; mais puisque ce mal ne peut pas se réparer , foyez sûre que je les punirai de vos peines , & que ne pouvant vous rendre heureuse , je les rendrai du moins aussi à plaindre que vous. Le jour fatal de leurs Noces approche , vous apprendrez bientôt quel sera le genre de leurs peines. Roussa , contente des assurances que la Fée lui donnoit de la venger , sentit son cœur cruel moins agité ; & résolue de dissimuler son ressentiment , attendit avec impatience une journée qui devenoit moins affreuse pour elle , depuis qu'elle se flattoit d'y voir éclater sa vengeance.



CHAPITRE VI.

*Jour des Noces : Toilette de
Néadarné.*

IL étoit enfin arrivé, ce jour
marqué pour tant de joye ;
la plus brillante Aurore ve-
noit de l'annoncer ; un Ciel
pur & serain sembloit témoi-
gner aux Chéchianiens que
leur Divinité s'interessoit aux
plaisirs de leur Prince. Le Sin-
ge consacré, auguste Protec-
teur du País, avoit fait trois
fois la culebute sur son pied-
d'estal : à la vérité, il l'avoit
faite du pied gauche ; mais
loin de prendre garde à ce
pronostic, tout fâcheux qu'il
étoit par lui-même, on crut

que c'étoit par inadvertence que le grand Singe, qui avoit toujours eu des bontés particulières pour le Prince, avoit fait sa culebute de travers. Ce qui le faisoit penser aux Sacrificateurs les plus superstitieux, n'étoit pas sans fondement. Le Soleil paroissoit sans aucun nuage: depuis huit jours, quoiqu'alors dans une saison orageuse, le Tonnerre ne s'étoit point fait entendre: le mois dans lequel se faisoit cette Alliance désirée, étoit le plus heureux de l'année: & le Roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme; ce qui, selon une vieille prédiction, ne devoit arriver que lorsque son Fils feroit un Mariage fortuné.

Déjà les grandes Vielles
en-

enchantoient le Peuple par leur harmonie, les rues ornées de feuillages & de fleurs, les habitans vêtus d'habits superbes, la Milice sous les armes, commençoient à donner aux Spectateurs une idée pompeuse des Fêtes de ce jour ; le Temple retentissoit des vœux que les Sacrificateurs y formoient pour leurs Souverains. Tout étoit prêt enfin, lorsque Tanzai, transporté d'amour & de joye, alla éveiller la Princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver, une modeste rougeur peignit son visage ; elle voulut lui faire un compliment, mais l'Amour faisant expirer sa voix sur ses levres, elle ne put dire que, Ah Prince ! ah cher Prince ! Tanzai aussi dé-

concerté qu'elle , ne put lui rien répondre. L'Etiquette des Rois de Chéchianée étoit, que le jour de leurs Noces ils habilloient seuls la Reine future: mais il leur étoit en même tems défendu de la part du grand Singe , de s'abandonner aux desirs que leur pouvoit causer les agrémens qu'ils découvroient. La Princesse, qu'on avoit instruite des Coutumes du País , vit sans s'étonner ses femmes sortir de son Appartement.

Tanzai ne fut pas plutôt seul avec elle, qu'il profita, malgré la modestie de la Princesse , de la commodité de l'Etiquette. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de tirer de son lit cette beauté dont il étoit idolâtre :
elle

elle disputa longtems, & en personne bien née, les prétentions du Prince. Malgré les précautions qu'elle avoit prises pour dérober à son Amant des charmes qu'elle devoit le soir même lui abandonner, elle ne put empêcher qu'il ne la vît dans ce desordre où se met nécessairement quelqu'un qui se retourne souvent dans son lit.

Quel objet pour Tanzaï ! & que les ordres du Singe alloient être mal exécutés, si la religieuse Néadarné n'eût arrêté ses emportemens. Les gens qui ont aimé, assurent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'usage, que de n'en pas voir du

tout. Si cela est vrai, le Prince se trouvoit dans une situation gênante. Néadarné, qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretiere, élu-
doit l'Etiquette tant qu'elle pouvoit, & ne se fut pas plu-
tôt apperçue que les yeux de Tanzaï cherchoient autre chose que les siens, qu'elle répara promptement ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler avoit laissé à découvert. Il seroit fâcheux pour elle qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de sa part dans cette occurence : dans ces tems-là, peut-être, on connoissoit moins qu'aujourd'hui en amour, l'art de faire naitre des desirs qu'on ne vouloit pas satisfaire. Les femmes même ont bien pu ne
le

le mettre en pratique que par nécessité, & les Amans d'autrefois pouvoient n'avoir pas besoin d'un manège qui manque encore bien souvent sur ceux d'à présent. Au reste, il est prouvé que Néadarné étoit assez vivement aimée du Prince, pour n'avoir pas à se servir avec lui de cette coqueterie. Il poussa un cri affreux, lorsqu'il vit la cruelle modestie de Néadarné lui enlever d'un seul coup tant de plaisirs. Ah barbare! s'écria-t-il. Helas, Prince, répondit-elle, & le Singe? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'aurez-vous pas oublié? Et c'est parce que je vous aime, dit-elle, que ses menaces me sont toujours présentes.

Tanzai, en soupirant, la
pres-

pressa alors d'entrer au bain ; mais ils contesterent encore sur la façon dont elle y devoit être. L'opiniâtreté du Prince fut obligée de céder à la vertu de Néadarné. Il s'agissoit cependant d'une tunique de bain que pendant longtems il n'avoit pas cru nécessaire, & qu'il voulut mettre lui-même, quand il fut convaincu de sa nécessité. La Princesse y consentit, persuadée, que cela se pouvoit faire avec décence ; & en effet il n'y a rien à craindre, quand ce n'est pas un Amant qu'on charge de cette fonction. Néadarné avoit cru en être quitte pour cette complaisance ; mais quand le Prince eut apporté la tunique, une autre contestation s'éleva encore. Il vouloit....

Que

Que ne vouloit-il pas ! toutes choses qui allarmeroient la pudeur de la Princesse, & auxquelles assurément elle n'auroit pas consenti, si elle avoit eu le tems de disputer. Il put donc jouir de la vue de presque tous les charmes de la Princesse, & ne pouvant ni se contenir tout-à-fait, ni s'abandonner absolument à son desordre, il se contenta de l'accabler de ces caresses, que l'amour ne fait jamais avec plus de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais lentement, & ne pouvant se lasser de l'admirer, & de la tenir. A peine y fut-elle, qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, ne l'étoit point

point assez. On ne fauroit compter toutes les propositions qu'il lui fit, tous les écarts où il tomba; enfin jamais bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant, mal baignée; mais convaincue qu'elle étoit éperdument aimée. Le Prince enfin, après bien des peines, parvint à la mettre en état de sortir du Palais. Elle n'avoit jamais été coiffée plus irrégulièrement que ce jour-là, mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main; & on fait assez que quand il se trouve à une toilette, l'arrangement n'est pas de son ressort, ou qu'il n'est pas bien violent quand il n'est pas bien mal-adroit.

CHA-



CHAPITRE VII.

*Suite du jour des Noces , essai
de l'écumoire : Colere , & re-
fus de Saugrénutio.*

LE bruit des trompettes & des clairons annonça au Peuple qu'il alloit voir ses Maitres. Néadarné conduite par le Prince, parut enfin. Ce qui venoit de se passer à cette toilette si pénible, lui avoit laissé une rougeur qui augmentoit sa beauté, & les desirs de Tanzai. Le Roi monta avec eux dans le même char. Le Prince étoit ce jour-là magnifiquement vêtu, & sa superbe écumoire passée en baudrier, attachée en-haut par

par une chaîne de pierreries, & soutenue par une agraffe de même espèce, relevoit infiniment sa bonne mine.

Néadarné, ainsi que tout le monde, avoit toujours été surpris du cas qu'il faisoit de cet Instrument, & personne n'en sachant la propriété, l'avoit attribué à ces fantaisies qui prennent quelquefois aux Princes, qu'ils ne se soucient pas de justifier, & dont on n'ose leur demander compte. Il n'y avoit pas un Courtisan à qui cette écumoire n'eût paru ridicule, & qui n'eût voulu cependant en avoir de pareilles; & sans le Prince qui les défendit, bientôt on n'auroit vu que cela à la Cour. Néadarné, résolue enfin de percer un mystère qui inquiétoit depuis

puis longtems sa curiosité ; crut avoir trouvé le moment favorable pour se satisfaire. Source de ma joye , dit-elle au Prince en le regardant tendrement , ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette écumoire ? Princesse , lui répondit-il gravement , c'est ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette écumoire ! reprit-elle ; que peut-elle avoir de commun avec nous ? Vous en allez être instruite , répondit-il , & vos yeux feront peut-être témoins des événemens les plus singuliers. En achevant ces paroles , ils arriverent au Temple. Le Grand-Prêtre , à la tête de tous les Sacrificateurs , les y attendoit. Cet homme , qu'il est important de connoître , moins
atta-

attaché au culte de sa Divinité qu'à ses intérêts personnels, n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit , qu'à force d'intrigues, & de souplesses. Peu estimé, mais craint, il se servoit souvent d'un pouvoir que la Religion rendoit absolu, pour combattre les volontés du Roi même. Il étoit encore jeune, & d'une figure agréable qui lui avoit peut-être plus servi à la Cour, que toutes ses cabales. Mauvais Théologien, mais séduisant auprès des femmes, remplissant mal les devoirs de son état pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'imposoit avec elles, il avoit, selon le bruit public, passé de l'appartement d'une Princesse au Pontificat de Chéchian. Curieux dans ses habits jusqu'à la plus

plus excessive propreté; précieux dans ses discours, composé dans ses manières, somptueux en équipages, délicat dans son luxe, aimant la table, asservi à toutes les passions, Courtisan adroit, Prêtre impérieux, bon Chanfonnier, Conteur plaisant, on avoit de lui cent bonnes Epigrammes; quant aux Homélie, il les laissoit à son Secrétaire. Il étoit vain, & aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes; & se piquoit par dessus tout, d'avoir la bouche & les dents d'une beauté singulière. Tel étoit le personnage qui attendoit le Prince.

La première chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre, fut de chercher s'il ne découvroit pas la Vieille dont
Bar-

Barbacela lui avoit parlé. Il l'apperçut enfin , qui cachée derriere les Gardes , faisoit son possible pour lui échapper ; il courut à elle. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut la nourrice de Roussa ! Il ne l'en retint pas moins ; mais croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire : C'est avec un regret sensible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits : Vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, si vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc ? demanda la Vieille. Au fond, c'est une bagatelle, reprit le Prince : vous voyez le manche de cette

te

te Ecumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. A moi, barbare! s'écria-t-elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut; & puisque vous répondez si mal à mes bontés, nous allons voir. Qu'on la faifisse, ajouta-t-il. Alors la Vieille entre les mains des Gardes, fut forcée de céder aux volontés du Prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eût moins à craindre qu'une autre, le manche étoit d'une grosseur si prodigieuse qu'elle ne put le regarder sans effroi. Tanzai s'approcha, & malgré la colere de la Vieille, s'apprêta à lui faire subir ce nouveau genre de supplice. Quelque dextérité qu'il employât à cette opération, quelque

D énor-

énorme que fût la bouche à qui il avoit affaire, il ne put si bien s'y prendre qu'il ne cassât à la Vieille les deux seules dents qui lui fussent restées. La moitié des assistans rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pourquoi le Prince se portoit à cette violence. Le Grand-Prêtre, sur-tout, étoit surpris qu'il se passât à la porte du Temple une chose qui lui paroissoit indécente; il en murmuroit tout haut: mais il fut bien plus scandalisé quand Zélès ayant retiré le manche, courut avec promptitude le lui porter: Allons, lui dit-il, que votre Révérence se dépêche, tout dépend de sa diligence. Quoi? dit Saugrénutio. Je dis, repliqua le Prin-

Prince, que votre Révérence doit lecher ce manche.

Lecher ce manche ! dit le Prêtre : moi ? un Pontife ! vous n'avez pas esperé, fans doute, que j'accepterois cette proposition. Je vous assure que si, reprit Tanzaï, & j'ai assez compté sur vous pour croire que vous ne desobeïriez pas quand vous sauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémonie ; j'attendois de vous plus de complaisance. Mais parbleu, Monseigneur, reprit Saugrénutio, Votre Altesse n'y songe pas ; outre l'honneur que je crois intéressé à ne pas obeïr, il faudroit, & n'avoir point vu la bouche d'où sort ce manche, & n'en avoir point à conserver, pour se soumettre à ce

que vous exigez. D'ailleurs, si malgré la largeur de la bouche de cette Vieille, le manche n'a pu y entrer sans lui casser les dents, que ne me feroit-il pas à moi qui les ai toutes ? en un mot, je n'en ferai rien. Vous le ferez, répondit le Prince en colere ; mon salut y est attaché, ajouta-t-il en secouant sa terrible Ecumoire, & je ne prétens pas que votre sottise répugnance me le coute. Jour-de-Dieu ! s'écria Saugrénutio, si Votre Altesse m'approche, je lui perdrai le respect.

Tanzai, pour punir ces insolentes paroles, voulut lui donner du manche sur les oreilles : mais Saugrénutio s'étant jetté au milieu des Sacrificateurs, sembloit l'attendre
de

de pied-ferme. Le Peuple toujours superstitieux , prenoit parti pour le Prêtre ; la Cour toujours flateuse , se rangeoit auprès du Prince ; tout annonçoit la Guerre : lorsque Tanzaï adressant la parole au Peuple , lui raconta de point en point l'origine de l'Ecu-moire , l'ordre qu'il avoit reçu de Barbacela de l'employer sur le Grand-Prêtre , comme il l'avoit fait sur la Vieille , & le besoin où il se trouvoit d'obeïr pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le Prince eut parlé , Saugrénutio demanda audience. Il dit qu'il étoit fans exemple qu'on eût forcé un Grand-Prêtre , un homme vénérable par son état , à

commettre une indécence de cette nature : Que fidèle aux devoirs de cet état même, il auroit obeï fans murmurer, si ce manche en avoit fait une partie, ou qu'il eût seulement lu quelque part, qu'aucun Grand-Prêtre, soit dedans, soit dehors la Chéchianée, eût leché le manche d'une Ecumoire, & sur-tout dans la situation où il s'étoit offert à ses yeux : Mais que dis-je ? leché ! ajouta-t-il : Plût au Ciel ! ô Chéchianiens ! qu'on ne voulut pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : ce qu'il en a couté à cette Vieille, annonce ce qu'il m'en couteroit, les dents, & l'honneur. Ventrebleu ! Chéchianiens ! je jure quand j'y pense :

se: le Prince assure que cela lui est nécessaire; mais faut-il qu'il achete son salut de ma perte? Non, Messieurs, je n'y consentirai jamais; & s'il prétend m'en parler encore, dès à présent je le charge de la malédiction du grand Singe, & je n'acheve pas son Mariage.

A cette fatale menace, le Prince pâlit, Néadarné pleura, le Roi frémit, le Peuple s'étonna, Saugrénutio se calma.

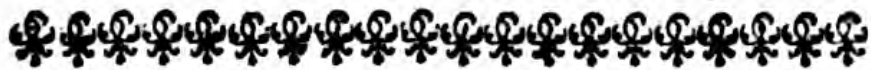
Tanzaï pressé par son amour oublia les menaces de la Fée, ne vit que l'horreur de n'être point uni à sa Princesse, & jura au Grand-Prêtre qu'il n'attenteroit rien contre lui. Saugrénutio alors fit ouvrir les portes du Temple; & la

D 4 joye,

80 T A N Z A ï ,

joye & la paix succederent à la douleur & au trouble qui venoient de les agiter. Néadarné qui mouroit de peur que son Mariage ne fût reculé, descendit de son Char ; & Saugrénutio, rouge encore de colere , les conduisit devant le grand Singe , en présence de qui Tanzai & la Princesse devoient former ces nœuds charmans qui les unissoient pour jamais l'un à l'autre.

CHA.



CHAPITRE VIII.

Vengeance de Concombres : Retour au Palais ; ce qu'on y apprend.

LE Mariage alloit se célébrer, lorsqu'on vint avvertir le Prince que la Vieille qu'il venoit de maltraiter, demandoit en grace, & comme un dédommagement, d'entrer dans le Temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité, qu'il vouloit lui faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé.

Saugrénutio après avoir dévotieusement encensé le Singe, commença l'Hymne principal, & sans y penser, ouvrit

si fort la bouche, que T'anzai toujours occupé de son objet, crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occasion pour lui enfoncer l'Ecumoire. Dans l'enthousiasme où étoit le Grand-Prêtre, il y auroit réussi, si dans le moment qu'elle étoit presque sur ses levres, la Vieille n'avoit éternué avec tant de force, que Saugrénutio sortant de son extase, vit le mauvais tour que le Prince vouloit lui jouer. Il pensa rompre l'Assemblée: mais croyant le Prince assez puni de voir son dessein sans effet, il résolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc tout haut & sans alteration apparente, les Paroles sacrées. La Vieille pendant ce tems avoit proferé
à

à voix basse quelques mots barbares ; & Saugrénutio eut à peine fini , que s'élançant légèrement en l'air , elle cracha au visage du Prince , & de Néadarné. Souvien - toi , dit-elle à Tanzai , de ton Ecumoire , & gémis à jamais de la vengeance de la Fée Concombre. A ces mots , elle se perdit aux yeux des Spectateurs. Tous s'épouvantèrent de ce prodige ; Néadarné pensa s'en évanouir ; mais le Prince foutint en assez mauvais Physicien , que la Vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien que de commun : que quant à ce qu'elle avoit dit de sa vengeance , il n'y avoit pas à s'en effrayer , puisque ni la Princefse , ni lui , n'en portoient pas encore des marques.

On feignit d'être persuadé : mais le Roi lui-même étoit consterné, moins encore des menaces de Concombres, que de ce que le grand Singe n'avoit cessé de se mordre la queue & de se gratter la fesse gauche pendant tout le tems qu'on avoit été à l'Autel.

On sortit du Temple. Le premier soin du Prince fut d'envoyer à l'apartement de Rouffa pour savoir si la Vieille n'y seroit pas retournée : il apprit que d'abord qu'elle avoit disparu dans le Temple, on l'avoit vue arriver chez Rouffa dans un Char trainé par deux Limaçons ; que cet équipage, qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante, s'étant abbattu sur le logement de cette Princesse, la Vieille l'avoit

l'avoit enlevée , & qu'elles avoient disparu toutes deux.

Cette fuite chagrina le Roi, qui s'étoit flatté de retenir la Magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jetté sur les deux époux. Il dissimula cependant ce qu'il en pensoit, craignant que de si tristes conjectures n'achevaissent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzaï tout rempli de son amour, partageoit peu les inquiétudes de son Pere. Il regardoit sans cesse sa chere Néadarné, avec ces transports pressans que donne l'impatience d'être heureux. La Princesse dans un modeste silence, l'écoutoit avec distraction, & paroïssoit s'occuper de choses

importantes. Mais, Princesse, lui demanda-t-il enfin, quelles sont les idées qui vous rendent si rêveuse ? Je ne fais, reprit-elle, si je devrais vous les dire. Seroit-il vrai, repliqua-t-il, que, comme je le crains, vous ne vous fussiez donnée à moi qu'avec répugnance ? Ah ! s'écria-t-il en lui baissant tendrement la main, rassurez-moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours. Hélas ! quand vous cessez de m'en assurer, je cesse de le croire. Découvrez-moi, du moins, ce qu'à présent vous pensez. Il seroit, reprit-elle, difficile de vous en instruire. Je desirerois, ajouta-t-elle en rougissant, plus que je ne pense. Ma pudeur inquiète de vos mouvemens

mens veut se revolter contre eux, & pour finir ce combat je voudrois que les Dieux accourcissent cette journée. Vous parlez, & j'admire. Je vous regarde, & je soupire. Vous me touchez, & mon cœur se trouble. Ce baiser que vous venez d'imprimer sur ma main, a pénétré jusqu'à mon ame. Quand la violence de vos desirs vous fait approcher votre bouche de la mienne, mon cœur tout entier y vole, un doux frémissement s'empare de mes sens, & les confond. Ah Prince! ah seul délice de ma vie! s'il est de plus grandes voluptés, comment les foutient-on sans mourir? S'il en est! Reine de mon ame! s'écria-t-il, ne le devinez-vous pas à vos desirs? ne le trouvez-

vez-vous pas dans les miens ?

Il est difficile de favoir comment cette conversation auroit fini, si l'on n'étoit venu avertir que le festin étoit prêt. Tanzaï, qui auroit mieux aimé entendre sonner minuit, que le dîner, s'y rendit cependant, avec quelque forte d'esperance de convertir le Grand-Prêtre. Il devoit se trouver au repas, & quoique dans les conjonctures présentes, il se crût mal à la Cour, il pensa en habile Politique, qu'il lui convenoit de dissimuler ses ressentimens. Le Prince qui avoit résolu de le gagner par la douceur, s'il étoit possible, le rencontrant dans le Salon, lui demanda amicalement, si par son opiniâreté il vouloit causer le malheur de
fa

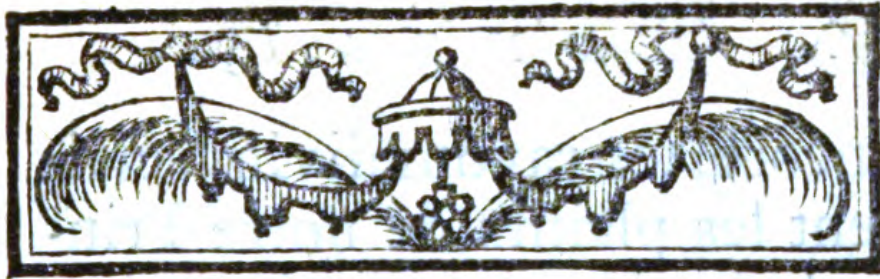
fa vie. Prince, lui répondit Saugrénutio, je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : Outre l'indécence dont cela feroit, le manche de cette Ecumoire est d'une grosseur qui ne me permettra jamais d'obeïr. Voilà donc, repartit le Prince, voilà les effets de ce zèle que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi ! Sujet perfide ! . . . Point d'injures, repartit le Prêtre, il n'en fera ni plus ni moins. Mon respect pour vous est profond, mon attachement sincere, mes intentions pures : mais je n'ai pas juré d'être la victime des unes ni des autres, & quand j'ai promis d'obeïr, il ne s'agissoit point d'Ecumoire. Vous obeïrez pourtant, traître que vous êtes !
s'écria

s'écria Tanzai enflammé de colere. Vous obeïrez, ajouta-t-il, en le saisissant par le bras. Corbieu ! Monseigneur, je n'en ferai rien, s'écria Saugrénutio, & la violence fera ici aussi inutile que la priere. Malgré les efforts de Saugrénutio, le Prince qui étoit vigoureux, lui avoit déjà porté ce manche fatal près de la bouche, lorsque le Roi accourant au bruit, remontra à son fils que la Fée lui avoit défendu d'user de violence, & que celle qu'il faisoit au Grand-Prêtre le rendroit odieux, sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en prit à Saugrénutio, que le Roi fût venu ; le Prince le laissa, & lui jura de n'y plus penser. Saugrénutio rassuré, se mit à table, bénit les plats, &

& la joye commença à naitre dans tous les cœurs. Tanzai, qui n'avoit point perdu son dessein de vue, fût de l'exécuter si Saugrénutio vouloit boire au point, ainsi qu'il lui arrivoit souvent, de s'endormir à table, avoit soin de lui faire verser plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pu prendre. Cette précaution lui fut inutile; Saugrénutio mangea, chanta, but, parla, & ne s'enivra pas. Le festin finit enfin; le reste du jour s'écoula dans les plaisirs dont les Noces des Princes sont accompagnées. Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzai! combien de fois ne souhaita-t-il pas qu'ils finissent! Que la Comédie, quoiqu'elle fût de lui, lui parut longue! Que ce fut
avec

avec regret qu'il se vit contraint d'assister au souper ! Néadarné qu'il regardoit sans cesse , partageoit son impatience. Le Roi, étourdiment , proposa à son fils d'aller au Bal : mais Tanzaï que tout chagrinoit , prit la Princesse par la main , donna le bon soir à Céphaès , & se retira dans son Appartement.

TAN-



TANZAI
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE SECOND.



CHAPITRE IX.

Nuit des Noces.



INGE lumineux! Pere
de la Nature! Oeil
vivifiant du Monde!
Soleil! retarde un peu
ton retour, & que s'il se peut
en-

encore, tes rayons divins éclairerent les plaisirs de notre Prince ! Après cette exclamation de l'Auteur Chéchianien, que j'ai peut-être copiée mal-à-propos, il répète, ainsi que le Lecteur l'a pu voir dans le précédent Chapitre, que le Prince emmena Néadarné. Il la deshabilla, à ce que dit l'Histoire, plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin. La Princesse interdite, & confuse, n'osoit presque le regarder. Les transports de Tanzai l'étonnoient. Quelquefois elle vouloit les contraindre, mais le devoir s'opposoit à sa résistance ; & l'amour plus fort, & plus doux encore, aidoit à sa facilité, & nuisoit à sa pudeur. Tanzai parvint enfin à la mettre sur la couche

nup-

nuptiale. Bientôt il vola auprès d'elle, il dévora des yeux toutes les beautés que l'hymen lui soumettoit. Ce qu'il voyoit, il le baisoit; ce qu'il avoit baissé, il le revoyoit encore: ses mains inquietes s'égaroient par-tout. Néadarné sentit bientôt succéder à sa pudeur un sentiment inconnu qui remplit toute son ame: elle soupira, & cédant à la douce émotion que Tanzaï faisoit naître, le baiser le plus tendre déclara enfin ses transports. Déjà les paroles les plus flatteuses voloient, le bruit des soupirs se répétoit dans la chambre, déjà Tanzaï se croyoit au comble de ses vœux; lorsqu'avec les mêmes desirs, il ne se sentit plus la même puissance. En-vain, éton-

étonné d'un accident si peu prévu, il ferra la Princesse dans ses bras; en-vain, dans les plus tendres careffes, il chercha un remede à son malheur; tout irritoit son ardeur, mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la Princesse. Surpris & confus de l'état où il se trouvoit, il se retira d'auprès de Néadarné, comptant que cet anéantissement se dissiperoit, & qu'elle aideroit elle-même à le détruire.

Mais, quel fut son étonnement, quand implorant le secours d'une main si chere, il vit que ce seroit inutilement qu'il voudroit l'employer! il ne s'offroit plus à ses yeux d'objet sur qui pussent tomber les bontés de sa Princesse. Il con-
nut

nut enfin la conséquence de sa perte, & moins elle étoit ordinaire, plus il la jugea irréparable. O Singe! ô juste Singe! s'écria-t-il, ô ma Princesse, ô jour à jamais exécration! ô abominable Prêtre! Quel est donc ce desespoir? dit la Princesse: qui le cause? n'y puis-je prendre part? Ah! dit Tanzaï, mon malheur ne vous regarde que trop, je serois trop heureux qu'il n'intéressât que moi. C'est trop longtems me le cacher, reprit-elle. Voyez donc, dit le Prince, & jugez vous-même, si mes plaintes ne sont pas fondées sur le plus inouï & le plus cruel des accidens. La Princesse alors le considérant avec attention, ne laissa point, quoiqu'elle ne fût pas, à ce qu'elle disoit, en

E

quel

quel état il devoit être, d'être fort surprise de celui où elle le voyoit. O mon Prince ! dit-elle en l'embrassant tendrement. Epargnez-moi, lui dit-il, des careffes qui redoublent mon infortune ; ou plutôt, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras, venez ; vous seule pouvez me rendre ma première forme. Ah ! si je ne la retrouve pas avec vous, je suis perdu à jamais ! En achevant ces paroles, il la remit sur la couche nuptiale, & sentant subsister ses desirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation, des appas qui le faisoient soupirer de rage. Enfin, outré de fureur & de lassitude,

situde, il prit le parti de se recoucher auprès d'elle, autant embarrassé de ce qu'il feroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.



CHAPITRE X.

Suite de la nuit des Noces : Tour que joue l'Ecumoire à Tanzai.

ENfin, dit Néadarné au Prince, ne me découvrirez-vous jamais la cause de tout ce que je vois? Ne me direz-vous pas quel est ce changement de forme qui vous coute tant de regrets? Au nom de vous-même, cher Prince! contentez ma curiosité. Je vais vous satisfaire, dit Tanzai.

Sans le vouloir , vous ajoutez à mes malheurs , & le desespoir de les effuyer avec vous , me les rend encore moins supportables ; vous que j'adore ; vous , l'objet de mes plus tendres vœux ; vous , enfin , dont les attraits devoient me répondre d'un sort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais , lui dit Néadarné , ce malheur n'est-il arrivé qu'à vous ? Il est arrivé , reprit-il , qu'en pareille occasion , d'autres que moi ont éprouvé une langueur qui détruisoit leurs plaisirs : mais cet anéantissement , causé d'ordinaire par trop d'amour , ne dure pas ; il est du moins susceptible de secours , il se répare par l'amour même ; & votre compassion
ne

ne peut rien ici ; votre tendresse, la mienne, tout m'est inutile. Apprenez quelle est mon infortune.

Alors, il lui raconta brièvement les menaces de Barbacela, le don de l'Ecumoire, l'usage qu'il en devoit faire, & la fureur où il étoit contre Saugrénutio qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit.

Jamais, ajouta-t-il, je ne me ferois douté qu'une journée aussi glorieuse pour moi fût le commencement de mes malheurs, & se terminât d'une façon si cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, est le plus honteux pour moi depuis que je respire. Sans me vanter, (peut-être se vantoit-il,) je suis de tous

les hommes, celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doué d'une façon si surprenante, que ce qui m'étonne le plus, est que ce présent devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait disparu sans que j'en aye rien senti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent. Eh quoi ! lui dit Néadarné en l'embrassant, pensez-vous que cet accident diminue l'amour que j'ai pour vous ? non Prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le Ciel. Vos desirs satisfaits, vous m'aurez peut-être moins aimée ; sans doute, c'est un moyen qu'il m'offre pour vous conserver toujours. Il m'auroit
été

été plus doux de fatifaire votre paffion ; mais l'aurois-je pu fans rifquer de la voir s'éteindre ; & quoi de plus flateur pour moi que de vous voir m'aimer toujours ? Est-il pour des cœurs délicats , une plus grande fatifaction ? Que font, fans l'amour, ces plaifirs que vous regrettez tant ? Non, cher Prince, il n'en est pas qui vaille celui que je prens à vous dire que je vous aime. D'ailleurs qu'avons-nous perdu ? ces transports fi tendres que vous m'avez fait éprouver, que j'éprouve même encore auprès de vous , ne dépendent point de ce que vous n'avez plus. N'ai-je pas toujours le plaifir de vous embraffer ? vous-même , ne me rendez-vous pas mes careffes ? Ne vous exagerez-vous pas votre perte ?

Ah Néadarné ! s'écria douloureusement le Prince , que vous tiendriez un langage bien différent , si vous connoissiez de réputation seulement , ce dont je déplore la perte. Soit , reprit-elle , je veux que vous en foyez justement affligé , je veux tout y perdre ; mais notre union n'en fera pas altérée.

Je le croi , répondit-il : mais pensez-vous qu'elle eût perdu de sa vivacité , si je fusse resté ce que j'étois ? Prince , lui dit-elle encore , au milieu de cet embarras , les Dieux m'inspirent une pensée salutaire. La Fée , en vous donnant l'Escumoire , a sans doute eu ses raisons : un Présent de cette nature seroit trop ridicule , si elle ne lui avoit pas attaché une vertu particulière. Ce qui
vous

vous arrive, est l'effet de la colere de l'infemale Concombre. Je suis sûre que l'Ecumoire, convenablement appliquée, détruiroit l'enchantement.

Puissent les Dieux, s'écria Tanzai, vous payer de ce conseil! Que vous êtes heureuse d'avoir dans une si grande calamité, l'esprit aussi présent! Il courut alors avec empressement détacher l'Ecumoire, & se frottant de toute sa force, il demanda à la Princesse, si rien ne s'offroit à ses regards. Dans l'instant qu'elle lui répondoit non, le Prince voulant continuer le frottement, trouva l'Ecumoire immobile; elle s'étoit incrustée dans sa peau, & nuls efforts ne purent l'en arracher. De sorte qu'après des douleurs excessi-

ves, il fut contraint de la laisser, fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit, supposé qu'elle lui restât. Le jour vint enfin. Néadarné, accablée de fatigues, se laissa aller au sommeil en exhortant le Prince à en faire autant. Ses aventures l'occupoient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil, & il employa le reste de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus étoit la façon dont il pourroit porter cette Ecumoire sans devenir la risée de toute la Cour. Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment ; mais toutes ses forces réunies ne purent jamais la faire pancher. Si à force, il l'approchoit de lui, elle lui couvroit entièrement le visage ; ce qui lui étoit d'une incom-

commodité insupportable. En se perdant dans ses desagréables idées, il s'endormit. La douleur & l'accablement lui procurerent un sommeil si long, que Néadarné éveillée avant lui, eut tout le tems de contempler le funeste présent de Barbacela. Tanzai, après avoir essayé différentes postures, s'étoit enfin couché sur le dos, & peu s'en falloit que dans cette situation, l'Ecumoire ne touchât à l'Impériale. Elle étoit abîmée dans les idées que cette vue lui donnoit, & doutoit en elle-même si ce que le Prince avoit perdu, valoit, quoi qu'il en dît, ce qu'il venoit d'acquérir.



C H A P I T R E X I.

Evénemens peu interessans: Conseil rassemblé, à quoi il sert.

IL y avoit déjà longtems que le Prince dormoit, lorsque le Roi, inquiet du succès de cette nuit, entra dans l'appartement, suivi de son Capitaine des Gardes, & de la plus grande partie de sa Cour. Il se mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le Prince, & s'applaudissant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il badina assez sottement sur la nuit qu'avoit dû passer la Princesse. Les Courtisans stupéfaits de l'énormité de la chose, firent entre eux des plaisanteries plus
con-

convenables sur ce que devoit être Néadarné après une pareille épreuve. Tous enfin, ne pouvoient concevoir comment le Prince avoit pu cacher si longtems la majesté de ce qu'ils voyoient. Le Roi, revenu de sa première joye, ne trouvant pas naturel que son fils fût dans cette situation, alloit l'éveiller pour s'instruire plus à fond de la chose, lorsque Néadarné déranga le Pavillon, & fit voir, au grand étonnement de tout le monde, l'Ecumoire jusques à sa racine. Singe cruel! que vois-je! s'écria Céphaès. Le Prince, réveillé à cette exclamation, fut desespéré d'avoir toute la Cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la Terre: mais, se servant

habilement de son esprit dans une si fâcheuse occasion, il dit à son Pere que depuis une heure, Néadarné badinant avec lui sur l'Ecumoire, l'avoit défié de la faire tenir en équilibre où on la voyoit; que sur le champ, il l'avoit convaincue que la chose étoit possible; & que s'étant après laissé aller au sommeil, l'équilibre, sans qu'il fût comment, avoit subsisté. Les Courtisans firent semblant de donner dans cette raison, tout impertinente qu'elle étoit, & chacun se retira pour laisser à la Princesse le tems de sortir du lit. Le Prince seul avec son Pere, lui découvrit tous les maux qu'il avoit soufferts, & finit par la peine où il étoit de porter l'Ecumoire sans que personne s'en

s'en apperçût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, proposa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres, & convint enfin, que le cas étoit embarrassant. Tanzai pensa que l'Ecumoire pouvoit se limer; mais ni lime, ni tout ce qu'on put employer, ne l'entama. Le Roi ne sachant plus qu'imaginer, dit qu'il alloit au Conseil, & laissa les deux époux ensemble. Le Conseil assemblé, le Roi lui exposa ce qui étoit arrivé au Prince. Cette nouvelle ne surprit personne. L'équilibre n'avoit pas aussi bien pris, que le Prince l'avoit cru; & le Peuple, pour le coup, avoit réduit la chose au simple: non qu'il fût absolument ce dont il étoit question, mais un bruit sourd couroit dans

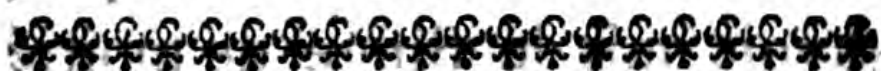
dans la Ville. On disoit que le Prince avoit une Ecumoire attachée où Néadarné avoit dû croire trouver moins, & mieux. D'autres, mais on ne se le disoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en Ecumoire, qu'on l'avoit vu se promener sur la terrasse de son Appartement, & qu'un Officier du Palais lui avoit long-tems parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que fût cette rumeur, elle avoit cependant pris force dans l'esprit du Peuple, qui, sot pour le moins autant que crédule, n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui est le moins vraisemblable. Le Conseil, après avoir instruit le Roi de tous ces bruits, donna ses idées sur
l'ac-

l'accident de Tanzaï. L'un dit qu'il falloit inventer un habillement qui cachât cette difformité; l'autre, qu'il falloit plier l'Ecumoire; un troisieme dit, qu'il falloit la limer; & l'avis de Saugrénutio fut, qu'il falloit consulter le Singe. Eh morbleu, s'écria alors le Roi, je favois tout cela par cœur; tâchez de me dire quelque chose que je n'aye point pensé. La prévoyance de Votre Majesté est si grande que Maugrébleu du Conseil, dit le Roi en colere, je n'en ai vu de ma vie un si butor! Mais que faire dans cette extrémité? Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. La colere du Roi étoit montée au plus haut point, lorsqu'un des Conseillers, jadis habile Chirurgien

rurgien , dit qu'il enleveroit l'Ecumoire à la pointe du cizeau. Qu'en faisant d'abord une incision autour , & creusant après par-delà le *scrotum* , il étoit sûr de son affaire. Que le Prince , à la vérité , pourroit n'en pas revenir ; mais que cela feroit toujours une parfaitement belle opération. La première idée du Roi fut d'envoyer au supplice cet impertinent , & il alloit prendre là-dessus l'avis du Conseil , qui l'auroit fait pendre par complaisance , lorsque Saugréntio insistant fortement sur le Singe , dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le Prince en état , que de le faire expliquer sur sa destinée. Le Conseil ne sachant que dire , opina comme lui , & se fé-

sépara. Le Roi retourna auprès de son fils, & Saugrénutio alla au Temple, préparer son Singe à rendre l'Oracle.



CHAPITRE XII.

Oracle du Singe ; départ du Prince.

LEs malheurs du Prince ven-
 geoient trop bien Saugré-
 nutio, pour qu'il y prît une
 part bien sincere. Maître de
 dicter les Oracles que le Sin-
 ge rendoit, ou de les inter-
 preter du moins à sa fantai-
 sie, il résolut de se servir de
 l'occasion qui lui étoit offerte.
 Cette résolution n'étoit rien
 moins que charitable ; mais
 Sau-

Saugrénutio étoit offensé à la face de tout un Peuple, on lui avoit fait un affront cruel ; & pour en tirer vengeance avec moins de remords , il avoit mis le Singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui poursuivoit le Prince , c'étoit la Divinité même qui devoit s'armer : cette Divinité, qui tranquille , & respectée dans son Temple, s'inquiétoit peu, dans le fond , des chagrins qu'on faisoit essuyer à son Prêtre. Saugrénutio étoit déjà entré dans le Sanctuaire, fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'Oracle, lorsque la Fée Concombre lui apparut. Je partage , lui dit-elle, ton ressentiment : nous avons tous deux la même injure à venger.

Sors

Sors d'inquiétude , je dicterai moi-même l'Oracle. Sois sûr de ma protection , je te vengerai , te dis-je. Saugrénutio , tout dévot qu'il étoit , remercia affectueusement Concombre , & il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur , lorsque le Roi entra. Il se mit alors à encenser le Singe , & quand il lui demanda tout haut , ce que le Prince devoit faire , Concombre invisible à tous les yeux , prononça très intelligiblement , par l'organe du Singe , ces paroles :

*Qu'il aille : Qu'il parcoure :
Qu'il couche : Qu'il revienne.*

Le Roi fit de vains efforts pour dévoiler cette énigme,
&

& moins instruit qu'auparavant courut la porter au Prince, qui toujours occupé de son defenchantement, fatiguoit en-vain Néadarné. Que veut dire cet Oracle? dit Tanzai, après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop! s'écria la tendre Néadarné: Plût aux Dieux cruels, qu'il fût aussi obscur pour moi, que pour vous! Et de quoi vous allarmez-vous, Princesse? reprit Tanzai. D'abord, dit-elle, l'Oracle veut que vous me quittiez, & ce n'est pas le seul malheur que ma tendresse me fasse craindre. Vous devez coucher en chemin.... Ah! dans l'état où je suis, s'écria le Prince, devez-vous avoir cette inquiétude? Vous pleurez, lorsque le destin m'offre

fre

fre un moyen de terminer nos malheurs ; vous craignez que je ne vous manque de foi ? Ah ! pensez-vous , quand on me destineroit la Déesse même de la Beauté , que je pusse vous oublier , que ce fût l'amour qui me conduisît dans ses bras , que votre image ne m'y fût pas toujours présente , que sans cette charmante idée je pusse venir à bout de ma guérison ? Néadarné pleuroit , & ne répondoit rien. Le Prince , quoique touché de ses pleurs , donna ses ordres pour son départ ; & après les plus tendres embrassemens , des assurances d'une fidélité entière , & du retour le plus prompt , il sortit du Palais seul , & à cheval , non sans avoir été fort embarrassé de son

son Ecumoire, qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de son Courfier. Il pria encore son Pere, avant de partir, de faire assembler les Etats, & les Sacrificateurs, pour condamner Saugrénutio à l'Ecumoire, en cas qu'il en fût débarrassé.



CHAPITRE XIII.

*Avanture miraculeuse de la Fée
au Chaudron.*

LE Prince àvoit déjà parcouru trois ou quatre Royaumes, fort inquiet du tems & du lieu où se termineroit sa course, lorsque passant dans une Forêt fort sombre,

bre, il vit une bonne femme occupée à faire bouillir dans un chaudron, des herbes qui jettoient une écume extrêmement épaisse, & qui l'incommodoit d'autant plus, qu'elle n'avoit rien pour la chasser. Le Prince fut touché de la peine qu'elle se donnoit: Vous me paroissez, lui dit-il, vous fatiguer beaucoup. Seigneur, répondit-elle, je ne suis embarrassée, que parce que je n'ai point d'Ecumoire. Nous ne nous ressemblons pas dans nos peines, reprit-il; car si je suis embarrassé, c'est parce que j'en ai une. Ah, généreux inconnu! s'écria la Vieille, voudriez-vous me la livrer? il n'y a rien que je n'en donnasse. Je ne serois pas fâché, repartit le Prince, de

F vous

vous rendre ce service ; mais elle me tient de façon , que je doute que je pûsse m'en défai-
re. Cependant je puis écumer cette chaudiere , puisqu'il vous importe si fort qu'elle le soit. Il descendit alors de son cheval , après avoir prié la bonne femme de s'écarter , soit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Ecumoire , soit qu'il fût naturellement modeste.

La Vieille s'écarta donc , & le Prince se mit à écumer de toutes ses forces , en conduisant l'instrument avec ses mains. Mais à peine l'eut-il fait une minute , que l'Ecumoire se détacha. Tanzai , à cette vue , poussa un cri de surprise & de joye ; & la Vieille s'étant rapproché , il alloit lui conter son

son Histoire , lorsque l'interrompant : Prince, lui dit-elle, je vous connois ; je favois que vous deviez passer en ces lieux, & que nous nous y rendrions un service réciproque. Je suis une Fée, & pour donner à ces herbes la vertu qui leur est nécessaire, j'avois besoin de l'Ecumoire enchantée dont Barbacela vous a fait présent. Je ne vous ai pas été inutile : j'espère vous aider encore ; vous allez dans l'Île des Cousins... Vous me tirez d'une grande peine ; je vous avouerai que je marchois sans favoir où j'allois : Et comment arriverai-je dans cette Île ? Il m'est défendu de vous en instruire, reprit-elle. Autre embarras ! répondit-il ; pensez-vous que je fisse mal de m'en retourner ?

Franchement, tout ceci commence à m'ennuyer. Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire? ... L'Oracle du Singe ne vous en instruit-il pas assez? Vous allez en bonne fortune. En bonne fortune! dans l'Île des Cousins! s'écria-t-il! & dites-moi, s'il vous plait, quelle est la Beauté qui y habite? Sans vous en inquiéter plus, songez, dit-elle en riant, à ne pas manquer de courage. Vous me donnez, répondit-il, mauvaise opinion de ma conquête, & toute femme avec qui l'on a besoin de courage, n'est pas celle qui l'excite le plus. Mais, quels sont donc ces importants services que vous me rendrez? Vous m'avez, à la vérité, débarassé de mon Ecu-
moire,

moire, mais je n'en suis pas pour cela plus avancé : que voulez-vous qu'on fasse de moi dans l'état où je suis ? Pour peu que vous prissiez intérêt à la Dame qui me fait voyager depuis si longtems, vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'est impossible, repartit la Fée ; la Dame qui vous aime, a seule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque. Cependant, comme la timidité pourroit nuire à votre guérison, & qu'il est important qu'elle n'ait rien à vous reprocher, je vais vous donner un flacon de cette eau : vous verrez que c'est avec raison que nous l'appellons l'Eau de Santé. Avant de vous mettre au lit, la nuit de votre

defenchantement , ne manquez pas de boire tout ce que je vais vous en donner. En ce cas, reprit le Prince, vous pourriez étendre plus loin votre générosité : ce n'est pas que je croye avoir ordinairement grand besoin de cette Eau de Santé; mais en cas que cela arrivât, je ne ferois pas fâché d'en avoir une plus ample provision. Je vous entends , & vous exauce, reprit la Fée: à votre retour à Chéchian, vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu. Le premier Cousin fellé & bridé qui s'offrira à vos regards, vous conduira où vous devez aller.

Alors elle disparut , & le Prince après avoir ferré son flacon , & rattaché son Ecu-moire,

moire, remonta sur son Courrier, moins occupé de sa guérison prochaine, que de la façon dont elle lui seroit procurée.



CHAPITRE XIV.

Arrivée du Prince dans l'Île des Cousins.

A Peine Tanzaï avoit-il fait quelques lieues, qu'il rencontra le Cousin qui devoit le voiturer. Il étoit trois fois gros comme son cheval, & il pensa mourir de peur à l'aspect de cette énorme bête; cependant il se remit, & descendant promptement, il s'abandonna avec toute l'intrépidité d'un Héros, à la bonne

foi de l'animal, qui ne le sentit pas plutôt sur lui, qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint, que le Prince n'étoit pas encore au bout de son voyage. Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas, lorsque le Cousin s'abbattit dans une Ile où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir sourd. Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Ile des Cousins, & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant, il se laissa mener par son Conducteur jusques à un Palais superbe.

Beaucoup de Cousins richement vêtus vinrent le recevoir à la porte; beaucoup d'autres jouoient de toutes sortes d'instrumens. On fait que les Cousins ont naturellement la voix harmonieuse: ceux
d'en-

d'entre eux qui favoient la Musique , se mirent à chanter les louanges du Prince , & formerent le plus fingulier concert qu'on puisse jamais entendre. Tanzai , déjà rassuré par cette obligeante reception , fut conduit dans des Apartemens superbes, où des Chouettes mises très galamment , vinrent lui faire la révérence. Une d'elles, après les premières cérémonies , lui demanda avec une voix touchante, s'il ne vouloit pas entrer au bain ? Etourdi de la nouveauté de l'avanture, il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les Chouettes s'avancerent alors pour le deshabiller. Mesdames , leur dit-il, il me paroît peu féant que vous vouliez-vous donner ce soin.

F 5

Nous :

Nous ne le prendrions pas avec un autre, fans doute; reprit la Cameriere; mais nous favons que vous ne pouvez pas allarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles, & n'ayant rien de bon à y répondre, se mit au bain, se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut-être apporté s'il eût eu de quoi en prendre. Voilà, Seigneur, lui dit la railleuse Chouette, une bien louable modestie; mais elle ne me surprend pas de vous: de tous les hommes, vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi, dit Tanzaï en colere, cette rareté que vous vantez tant, cesseroit moins pour vous, que pour qui que ce pût être. Prince, repliqua-t-elle, cette réponse est peu polie.

lie. Eh corbieu ! dit-il, depuis deux heures, vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez, n'ajoutez rien à ma mauvaise humeur, je ne suis point accoutumé à respecter des Hiboux. La Chouette enfin craignant d'aigrir trop le Prince, se tut, & Tanzai sortit du bain, parfumé comme un homme que l'on réserve aux plus douces aventures. A présent, dit-il à la Chouette, contentez, de grace, ma curiosité. A qui dois-je ici des soins ? A qui appartient ce Palais ? Que veulent dire ces singularités ? Des Chouettes parlantes, des Cousins armés, que me veut-on ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous-même êtes vous si extraordinairement parée ? Suis-

miere Chouette que vous ayez vue avec des ajustemens ? Mais fans vous inquiéter de tout ceci , formez-vous les plus douces idées , & par une reception auffi brillante , jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agrémens de celle qui vous aime , vont de pair avec fa puiffance. Imaginez ce que les cieux ont formé de plus beau , & vous ferez loin encore des appas qu'on veut bien vous foumettre. Je ne vous dis rien de plus , vous jugerez du refte par vos yeux. La Beauté qui vous eft destinée , paroitra cette nuit à vos regards ; elle feule peut vous remettre dans un état qui vous étoit bien cher apparemment , puisque vous fupportez avec tant d'impatience qu'on

qu'on badine avec vous sur sa perte.

Tanzai, à qui les discours de la Fée au Chaudron n'avoient pas promis un bonheur si parfait, sentit ses inquiétudes s'adoucir par les plaisirs que lui annonçoit la Chouette; il crut enfin qu'une Divinité brillante lui accordoit l'honneur de sa couche; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une Déesse s'abaissoit moins en descendant jusques à un Prince, que quantité de femmes titrées à qui l'amour, & l'extravagance, font faire tous les jours des pas plus choquans. Cette nuit qu'il alloit passer lui paroissoit si charmante, qu'il en oublioit presque celle où la tendre Néadarné lui prodiguant tous ses

charmes, l'avoit trouvé si incapable d'en profiter. Il se flattoit même que sa Princesse qui étoit ce que les Dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient se trouver en proye à ses desirs: son amour pour elle en diminua, & s'il se sentit quelques transports, ils furent tous pour la Déesse. Aveuglement ordinaire des amans! qui sacrifient souvent à l'idée qu'ils se forment d'une conquête nouvelle, la Maîtresse dont ils connoissent le plus le cœur, & les charmes.

La Chouette voyant rêver Tanzai: Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une aventure aussi flateuse vous fait naître: mais prenez un air plus gai, votre Maîtresse

treffe hait mortellement les gens taciturnes, & je fai plus de mille Amans qui par ce défaut ont perdu ses bonnes graces. Mille Amans ! s'écria Tanzaï, c'est une façon de parler. Non assurément, reprit la Chouette, je n'exagere pas ; deux-mille vous ont précédé, deux-mille & plus vous suivront ; & ce grand nombre d'Adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la Déesse. Et sa bonté, ajouta-t-il. A ce que je vois, reprit la Chouette, vous aimez les conquêtes neuves ; je vous conseille cependant de n'être pas si délicat dans le monde, vous courriez risque d'y demeurer oisif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner, & du
soin

soin qu'on prend pour quelqu'un qui, puisqu'il faut parler franchement, pourroit bien ne le pas justifier.... Je vous ai déjà dit, Mademoiselle, que votre air d'aigreur, & vos mauvaises plaisanteries me déplaisoient; finissez, ou je vous quitte.

Il y a apparence que la Chouette, qui faisoit la précieuse, & le bel-esprit, ne s'en feroit pas tenue-là, si le Cousin, Maître d'hôtel, ne fût venu annoncer qu'on avoit servi. Le Prince se mit seul à table: on imaginera facilement le goût, & la magnificence du repas; l'Amour l'avoit ordonné. Tanzai, qui n'avoit jamais appliqué sa morale à corriger sa gourmandise, mangea beaucoup, causant de tems en tems avec la
Chouette.

Chouette , quoique dans le fond , elle lui déplût. Le festin finit enfin , & le Prince le termina par son Eau de Santé. La Chouette se mit à rire desagréablement. Prince , lui dit-elle , vous avez besoin de précaution , & cette liqueur est fans doute un préservatif contre vos accidens ordinaires. Quoi qu'il en soit , reprit-il , & quelle que fût sa vertu , elle échoueroit fans doute contre une physionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle , reprit la Chouette , mais vous aurez peut-être en votre vie des occasions où vous souhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vue , répondit Tanzai , ou vous avez un ridicule amour-propre.

CHA



CHAPITRE XV.

Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.

ON vint en cet instant dire au Prince que sa Déesse seroit bientôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle ; la curiosité, un sentiment encore plus vif, le troublèrent, & il se laissa deshabiller par les Chouettes, sans proferer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre, elles le conduisirent dans un Apartement superbe, où les parfums qui bruloient dans des cassolettes d'or, embau-
moient l'air, & faisoient respirer les odeurs les plus voluptueu-

tueuses. Plein d'inquiétude, & de desirs, après avoir traversé cinq ou six grandes pièces, il parvint enfin dans la chambre où la Déesse étoit couchée. Un lit brodé des pierres les plus précieuses, soutenu par des colonnes de rubis, renfermoit cet objet miraculeux. Le Prince, quoiqu'ébloui, & arrêté d'abord par un spectacle si brillant, ne laissa pas de chercher des yeux ce chef-d'œuvre si vanté. Il voyoit de loin quelque chose qui se remuoit dans le lit; mais c'étoit une figure si informe, qu'il ne douta pas que ce qu'il voyoit ne fût la Gue-non de la Divinité. Il approcha, & la Chouette se retira, après lui avoir donné le bon soir. Tanzai consumé de desirs,

firs, mais retenu par sa timidité, restoit à la place où la Chouette l'avoit laissé. Venez, Prince, lui dit-on, & ne perdez aucun de ces momens précieux que l'amour vous donne. Il obeït, & se jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut, on se retourna; & sa surprise ne fut pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans, les dentelles, il reconnut la Fée Concombre. C'étoit elle en effet, qui pour le recevoir plus décemment, avoit orné ses oreilles de Chouette, des plus belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond mâronné, garni partout de fleurs, & d'aigrettes; & quoiqu'elle fût coiffée en arriere, elle avoit mis par-

dessus.

dessus cette parure, pour se donner un air plus touchant, une petite coiffe blanche mouchetée de couleur de rose, avec un desespoir de même couleur, galamment noué sous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule, étoit une forte de visage où l'on distinguoit des yeux éraillés, rouges, & éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme, & couvert de verrues, alloit se perdre tendrement dans une bouche lâche & enfoncée, qui laissoit pendre des lèvres violettes, & présentoit aux yeux une mâchoire dégarnie qui, par laps de tems, avoit même perdu son coloris naturel. Ses joues pendantes reposoient mollement sur son oreiller. Une quantité innombrable

brable de mouches & d'assassins de différentes espèces, couvrait une peau noire & tachetée, dont les rides & la lividité perçoient au travers de la pommade huileuse qui les déguisoit. Un esclavage de diamans & de perles, à gros glands, lui descendoit sur la gorge. Ses tetons, assez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi, sortoient d'un corset garni de dentelles frisées, & étoient noués en trois endroits avec de la nompaille couleur de rose.

Tanzaï interdit à cet aspect auroit fui, si la frayeur qu'il lui inspiroit, lui en avoit laissé la force. Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur insupportable, qui malgré les parfums dont la Fée s'étoit fait oindre,

dre, remplissoit toute la chambre. Ciel ! disoit-il en lui-même , voilà donc l'objet qu'on me destine ? ô Néadarne ! c'est donc ce que la Nature a formé de plus hideux qui vous a balancée , que dis-je ? qui vous a anéantie dans mon cœur. Juste Singe ! quelle bonne fortune ! Si le Prince avoit voyagé , il auroit fu que celles dont nos Petits-Maitres font si fiers , ressembtent souvent à la sienne.

Il n'étoit revenu ni de son dégoût , ni de sa terreur , lorsqu'une voix rauque & cassée , sortant de cet effroyable squelete , lui adressa ces douces paroles : Vous voyez, Prince, ce que je fais pour vous , & quel est l'excès de ma bonté. Vous
n'au-

n'auriez pas dû croire , après l'affront sanglant que vous m'avez fait , après la vengeance dont il a été suivi , que mes ressentimens se terminassent à vous admettre dans mon lit. La même main qui a causé vos larmes , se présente pour les essuyer. Vous vous seriez exposé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez , & c'est dans le sein des plaisirs que vous allez reprendre votre première forme. Je ne fais si trop d'amour-propre m'abuse , & m'exagère votre bonheur ; si les transports de tous les mortels qui m'ont vue , ne me font pas trop présumer de mes charmes : mais je dois croire qu'il n'y a pas de Prince au monde qui ne souhaitât , qui ne vou-

lût

lut même payer de sa vie, le fort que je vais vous faire. Je ne vous presse point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience ; j'y découvre avec la joye la plus sensible, que vous ne pouvez plus supporter la violence de vos desirs. Abandonnez-vous-y, cher Prince, les miens vous répondent de votre félicité. Venez, ma pudeur ne peut soutenir plus longtems ce spectacle ; hâtez-vous de la confondre. Ah ! dans des momens si doux, l'empire de la vertu devoit-il encore se faire sentir ? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer ! Tanzaï demeuré immobile, n'entendit pas la

G

moi-

moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, & il seroit sans doute resté abîmé dans cette léthargie, s'il ne se fût senti sur la main une griffe crochue que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler : mais considérant que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver seroit d'être pour toujours dans l'état où il étoit, il abandonna cette idée, quelque séduisante qu'elle fût. Il ne favoit enfin à quoi se déterminer, lorsque la Fée lui enfonçant tendrement ses ongles dans la peau : Quoi Prince, lui dit-elle, vous êtes interdit ? Je pardonne à l'amour l'anéantissement où je vous vois, mais il auroit déjà

déjà

déjà dû céder à l'impétuosité de vos feux, & à ma tendresse. C'est donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajouta-t-elle; & si les charmes que je t'ai laissé voir, ne sont pas assez puissans pour te rendre à toi-même, essayons si ce qui m'en reste peut te rappeler à la vie. Alors, jettant avec fureur le peu de drap qui receloit ses beautés encore non apperçues, & roulant les yeux avec violence, Voi, barbare, dit-elle en soupirant, voi tout ce que mon amour t'abandonne. Miséricorde! s'écria le Prince, ah grands Dieux! où suis-je? Sortant alors brusquement du lit, il se débarrassa des griffes qui le retenoient, & cherchoit à sortir; lorsque ce que le Le-

cteur verra dans le Chapitre
qui suit, l'arrêta.



CHAPITRE XVI.

*Illusion : Bonheur du Prince
évanoui : A quel prix on le
lui rend.*

TAnzaï transporté de rage,
alloit sortir de l'Aparte-
tement, lorsqu'une voix
douce, & qu'il crut reconnoître,
l'appella. Ciel! quelle fut sa
surprise, lorsqu'en se retour-
nant du côté du lit, il vit Néa-
darné plus charmante que ja-
mais! O ma Princesse! s'écria-
t-il en courant vers elle. Arrê-
te, ingrat, lui dit Néadarné,
hom-

homme sans courage ! tu ne mérites plus mes bontés. Tu savois que notre bonheur dépendoit de cette épreuve, & tu n'as pas eu la force de la supporter. Ces apparences difformes me cachotent ; c'est moi, qui par la protection de Barbacela, sous la forme d'une Fée, t'ai débarrassé de ta fatale Ecumoire ; c'est moi encore, qui pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offrirait à tes yeux, t'ai fait prendre de l'Eau de Santé. Malheureux ! ajouta-t-elle en versant quelques larmes, tu as trahi mes soins & mes bontés, & tu vas pour toujours rester dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma Princesse ! s'écria Tanzai, qui vous auroit devinée ? Il fit alors

de nouveaux efforts pour l'embrasser : mais la Princesse, & l'Appartement, disparurent à ses yeux ; & il se sentit transporté dans la chambre où on l'avoit reçu à son arrivée. Son desespoir augmenta en y retrouvant la fâcheuse Chouette, qui assise dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi ! lui dit-elle d'un ton gai, si-tôt de retour ! une nuit passe avec vous comme une minute. Si vous ne les faites jamais plus longues , on peut sans scandale vous en accorder ; je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux ! s'écrioit douloureusement le Prince, de quels malheurs empoisonnez-vous ma vie ? Ah ! dit la Chouette , je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident

dent, ou pour mieux dire, le même subsiste ; cela est malheureux pour vous ; car, quel usage voulez-vous qu'on fasse de votre personne ? Savez-vous bien, vous qui parlez si mal-à-propos, dit le Prince avec fureur, que je vous tords le col, si vous ôsez encore proferer une parole ? Puis, revenant en lui-même, je vous demande pardon, Mademoiselle, ajouta-t-il, de ce que je viens de vous dire : mais, tant d'événemens me confondent, me mettent hors de moi, que je ne sais ni où je suis, ni si je suis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune. Vous avez, dit-il en finissant son récit, beaucoup de crédit en ce Palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-

je pas me retrouver dans cette occasion que mon imprudence m'a fait perdre ? mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me proposez-là est difficile, reprit la Chouette: je vais cependant essayer si mon crédit peut vous être utile. Attendez ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle sortie, que Tanzaï se mit à rêver. Qui l'auroit deviné, se disoit-il, que ma Princesse eût pu m'être offerte sous cette exécrationnable forme ? Helas ! j'avois déjà senti l'effet de l'Eau de Santé, déjà je me reconnoissois, j'allois réparer ma gloire, & mes infortunes. Mais, qui l'aspect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible souvenir me glace encore. A peine ma

Prin-

Princesse m'a-t-elle fui, que retombant dans mon néant, je me suis vu aussi loin de moi-même que je l'étois. Malheureuse condition des Rois! d'être soumis malgré leur pouvoir, aux injustices des Fées. Y a-t-il rien de si bizarre que ce qui m'arrive? Ma destinée dépend d'une vile Ecumoire! Ah! si jamais mon Histoire est écrite, qui pourra y ajouter foi? Ou si elle trouve de la crédulité, quel sujet d'entretien pour les siècles à venir!

Sans la Chouette qui vint interrompre ses réflexions, il les auroit peut-être poussées plus loin. Eh bien, divin Oiseau, lui dit-il, mon malheur est-il sans remède? Je tremble que vos soins n'aient été inutiles. Vous êtes plus heu-

reux que vous ne pensez , lui dit-elle en souriant ; on vous pardonne , ce n'est pas sans peine , mais enfin vous pouvez encore tenter l'aventure , le champ vous est ouvert. Je vais donc , reprit-il , revoir Néadarne ? Ah Dieux ! Prince , reprit-elle , ce sera en effet Néadarné , mais toujours sous la forme de Concombre. Vous frissonnez ! Consultez-vous , votre premier refus vous coûte déjà assez , prenez garde au second. Si d'abord vous aviez surmonté votre répugnance , & que la Fée prétendue vous eût reçu dans ses bras , à peine y auriez-vous été que la Princesse auroit pris sa place. Actuellement , cela est devenu plus difficile ; il faut que vous souteniez treize fois l'épreuve
 pref-

prescrite, avant que de voir la métamorphose. Hem ! que dites-vous, dit Tanzai, que parlez-vous de treize fois ? Vous m'entendez, dit la Chouette, treize fois, cela se comprend. Allez, on n'y pense pas, reprit Tanzai ; ce seroit tout ce que je pourrois faire, si la Princesse étoit de moitié. Prévenu que ce sera Néadarné, la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur. Vous me rendez-là de plaisans services ; faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne se peut, dit la Chouette, c'est le dernier mot ; mon zèle ne doit pas vous être équivoque, je ne gagne rien à ce marché-là. Treize fois ! s'écria encore le Prince. Comment, dit-elle, vous vous ef-

frayez de ce dont l'homme du monde le plus décrédité s'acquitteroit fans peine ? En effet, reprit Tanzaï, je voudrois bien pour ce que vous faites pour moi , que vous le fûssiez par expérience. Encore un coup, reprit-elle , déterminez-vous, c'est une honte que si peu de chose vous arrête ; j'avois dans le fond, meilleure opinion de votre valeur. Ecoutez, dit le Prince, vous savez qu'il y a quantité de choses que les circonstances seules rendent pénibles, & vous avouerez avec moi que la figure de Concombre n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, conduisez-moi, & que le ciel m'affiste. La Chouette le prenant par la main, le mena dans l'Appartement des dé-

délices, plus troublé, & plus desagréablement occupé que la premiere fois.



CHAPITRE XVII.

Nuit délicieuse de Tanzai.

DE quelque courage que le Prince se fût armé, il frissonna en revoyant Concombres. Prince, lui dit-elle, recouchez-vous, & venez mériter votre grace, ou combler vos malheurs. Trêve de Harangue, repartit-il brusquement, le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous; & le seul de mes desirs, d'en sortir le plutôt que je pourrai. Ainsi, point de

complimens ; il vous fiéroit mal de m'en faire , après l'état où vous me réduisez. Mais, quelle fureur vous tient, de vouloir que je passe une nuit avec vous ? La répugnance que je vous montre , ne devrait-elle pas vous en guérir ? S'il est vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi , ne devrait-il pas vous suffire , pour le bannir , que je réponde mal à vos sentimens ? Et si vous ne cherchez qu'à vous venger de l'Ecumoire , est-ce à moi que vous devez votre courroux ?

Prince , reprit Concombre, vous parlez le mieux du monde , & vos discours me persuaderoient , s'il pouvoit vous être de quelque utilité que je fusse convaincue de ce que vous me dites. Ce n'est ni l'envie que
j'ai

j'ai de vous punir, ni un mouvement d'amour, qui vous met aujourd'hui dans mes bras : l'ordre du Destin seul me fait subir une épreuve encore plus humiliante pour moi, qu'elle n'est pénible pour vous. Croyez-vous que ma modestie ne souffre pas de voir si près de moi un homme, qui n'y est point appelé par mon choix ? Pensez-vous qu'on s'abandonne sans regret aux transports de quelqu'un qui nous est indifférent ? Est-il rien de plus cruel pour une femme sensible, & née avec de la vertu, que d'effuyer des caresses que son cœur n'avoue pas ? Quant à ces transports, & ces caresses dont vous parlez, puisqu'elles vous font tant de peine, je puis, dit Tan-
zaï,

zaï, vous les épargner; je ne suis pas assez impoli pour vous ravir des faveurs aussi précieuses que les vôtres. Oh non! dit la Fée, je suis soumise aux volontés du Destin, & ma résignation m'aidera. Vous étiez tout à l'heure, reprit Tanzaï, plus emportée, & moins dévote. Mais, quoi qu'il en soit, on m'a promis Néadarné, & je ne commence point que je ne la voye. On vous l'a promise à la vérité, reprit Concombre, mais vous savez à quel prix. Allons donc, dit le Prince, qui malgré lui se fentoit renaitre; mais il faut aimer bien éperdument, pour se soumettre à ce qui m'arrive.

Alors se bouchant le nez, fermant les yeux, il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit,

roit, du devoir prescrit. La Fée, pour le lui rendre plus facile, soupiroit tendrement, & s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré son indifférence, tous ces noms emportés que l'amour inspire. Elle faisoit succéder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abattement. On assure même que pour lui prouver plus de sensibilité, elle jura plus d'une fois. Tazai, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de suite (chose surprenante, & qui n'est pas celle de cette Histoire qui peut choquer le moins) la moitié de son martyre, & l'Eau de Santé, agissant miraculeusement, le mettoit en état de s'acquitter du reste avec autant de promptitude; lorsque la Fée le pria
de

de suspendre ses travaux, & de la laisser respirer.

Le Prince l'ayant satisfaite, Voyez-vous, Prince, lui dit-elle, je ne suis pas de ces femmes sans délicatesse, qui n'estiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une conversation tendre que le sentiment anime, que ces voluptés honteuses que les amans ordinaires recherchent sans cesse. Combien dites-vous qu'il vous reste à faire de cette nuit? Sept, reprit-il brusquement. Ce que je vous demande là, repartit-elle, n'est pas que je m'en foucie. Si j'en étois crue, vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reste sept? je crois que vous vous trom-

trompez. Il se peut bien, reprit-il, je compterois au moins sur neuf d'acquittés. Ce n'est pas ainsi, dit-elle, que je compte: j'étois moins égarée que vous, & je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu, cela n'est pas vrai! dit Tanzaï en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas de disputes là-dessus; mais vous êtes le plus étonnant de tous les hommes, & j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement vous valussiez d'aucune façon ce que vous valez aujourd'hui. Vous savez mieux que personne, reprit Tanzaï, pourquoi je vau tant; & le présent qu'on m'a fait de l'Eau de Santé, est une précaution que vous avez prise

se

se pour vous-même. Mais, en conscience, ne devriez-vous pas me remettre le reste? Cela ne se peut, reprit-elle. En ce cas, dit-il, je m'en tiendrai où je suis, je ne vous crains plus. Nous verrons, reprit Concombre en le touchant. Ah barbare! s'écria le Prince qui se sentit décroître, il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez, & votre main pour opérer ce que je sens, n'avoit pas besoin de Magie. Le discours est tendre, dit Concombre, & c'est le moyen d'obtenir grace. Si vous n'êtes point généreuse par rapport à moi, foyez-le du moins, dit Tanzaï, par rapport à vous-même. Je suis, reprit-elle, moins méchante que vous ne croyez, & vous verrez que je
 puis

puis de cette main que vous méprisez tant.... Eh de grace ! s'écria Tanzaï, ne me touchez point. Malgré sa peur, la Fée lui tint parole ; & lui, qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença sa corvée.

Il étoit enfin arrivé au douzième inclusivement, sans qu'il vît Néadarné, & il en témoigna sa surprise à Concombres. C'est apparemment, dit-elle, que son recouvrement est attaché au nombre mystérieux de treize. Je vois assez, reprit-il, qu'on ne l'a pas mis à bon marché ; mais finissons. Le Prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Néadarné, mais ne la voyant point paroître : Que veut donc dire ceci ? demanda-t-il. Pourquoi ne vois-je pas Néadarné ?

M'au-

M'auroit-on trompé ? Helas ! Prince , dit la Fée , vous vous êtes trompé vous-même , vous avez mal calculé . Oh corbleu ! dit Tanzaï , il ne faut pas être un Barrême pour savoir compter jusques à treize , ils y sont bien . Mais le moyen ! reprit-elle : vous voyez bien que cela ne se peut pas ; vous auriez Néadarné en votre pouvoir , si ce que vous dites étoit vrai . Au nom de vous-même , cher Prince ! prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur . Morbleu , dit-il , c'est qu'il n'y en a point . Enfin , reprit-elle , par votre obstination , vous ne verrez point Néadarné ; & par un esprit de ménage mal-entendu , vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait . Ciel ! s'écria-t-il , me laissez-vous en
proye

proye à l'injustice? Et faut-il..... Mais hélas! peut-être avez-vous raison: je ne vois point Néadarné, & son absence suffit pour me convaincre. Voyons donc, si je puis m'en tirer.

Tanzaï excédé de fatigue, eut toutes les peines du monde à terminer sa pénitence. Il ne fut pas à cette fois plus heureux qu'aux autres, & reconnoissant combien inhumainement on l'avoit trompé, il se jetta avec fureur sur Concombre, dans le tems qu'elle alloit lui reprocher une seconde erreur de calcul. La Fée, en se débattant avec force, se retira des mains de Tanzaï, après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau, & lui
avoir

avoir laissé le corps tout couvert d'égratignures ; puis, s'élevant au plafond : Ne compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je serai ta persécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver ne sont ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai, à la vérité, rendu ce que tu desirois avec tant d'ardeur ; mais pren garde qu'il ne te soit inutile, & souvien-toi longtems de ton infernale Ecumoire. Ah ! perfide, s'écria Tanzaï, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore ? En cet instant, la Fée & le Palais disparurent à ses yeux ; & lui, aussi honteux, que fatigué de sa bonne fortune, trouva ses habits, son

Ecu-

Ecumoire, & son cheval, dans cette même Forêt où il avoit rencontré la Fée au Chaudron. Il s'habilla promptement, formant dans sa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre & de la Chouette ; & reprit le chemin de Chéchian, très disposé à garder à Néadarné la fidélité la plus exacte, puisque les plaisirs dérobes lui réussissoient si mal.



CHAPITRE XVIII.

Le moins amusant du Livre.

Pendant que le Prince opéreroit ces étonnantes merveilles, l'on n'étoit pas plus

H tran-

tranquille à Chéchian, qu'il ne l'avoit été dans le Palais de Concombre. L'affaire de Saugrénutio y faisoit grand bruit. Les Sacrificateurs, & les Etats étoient convoqués. Le Roi sensible aux déplaisirs de son fils, & croyant qu'ils ne seroient terminés que quand Saugrénutio auroit leché l'Ecumoire, n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné jusques au Patriarche, qui, autant pour plaire à Céphaès, que pour blesser le Grand-Prêtre avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au Roi d'entrer dans toutes ses vues. Saugrénutio n'ignoroit pas que du côté de la Noblesse il n'auroit aucunes ressources. Cet Ordre de l'Etat, attaché à la personne
du

du Souverain par des raisons de politique & d'interêt, n'auroit pas voulu, fans doute, agir contre ses maximes dans une occasion où il auroit choqué, & fans fruit particulier, la Majesté du Prince. Les Sacrificateurs, qui n'attendoient leurs Dignités que de leur servitude auprès du Patriarche, n'avoient garde de lui manquer, dans une occasion où leur complaisance pour lui pouvoit leur être utile. Le Peuple ignorant & superstitieux, accoutumé à regarder les Decrets du Patriarche comme des Decrets des Dieux mêmes, auroit craint d'attirer leur colere sur lui, en prenant le parti de Saugrénutfo dans une occurrence où la Religion ne lui paroissoit pas assez interessée.

Quel moyen restoit-il donc au Grand-Prêtre d'éviter le destin qui le menaçoit? haï de la Noblesse, avec laquelle sa hauteur lui avoit souvent fait avoir des discussions; détesté des Sacrificateurs jaloux du rang qu'il occupoit; méprisé du Peuple qui étoit scandalisé de l'entendre jurer, & de lui voir faire des chansons. Mais le moyen aussi d'obeïr? La honte de lecher l'Ecumoire, la douleur qu'elle lui causeroit, le triomphe du Roi, toutes ces considérations l'agitoient tour à tour; & quoiqu'il demeurât ferme dans la résolution de desobeïr, il ne voyoit pas comment il pourroit résister à tant de forces réunies contre lui.

Il étoit encore à ne savoir
quel-

quel parti prendre, lorsque le Patriarche arriva à la Cour, précédé d'un Decret terrible par lequel il étoit prescrit à Saugrénutio de lecher l'Ecumoire: il finissoit par une courte & fraternelle exhortation de se soumettre, & de ne pas laisser armer contre lui la Justice divine & humaine. Saugrénutio atterré par ce Decret, alloit fuir, lorsqu'une imprudence du Parti contraire lui redonna courage. Le Patriarche mécontent, soit qu'il en eût sujet ou non, des Sacrificateurs de Chéchian, les menaça de les joindre à leur Chef, & de leur faire aussi lecher l'Ecumoire. Comme ce Patriarche étoit un homme violent, & absolu dans ses volontés, les Sacrificateurs craignirent pour eux-

mêmes , & le péril commun les réunit à Saugrénutio. Il y eut donc chez lui une Assemblée secrete , où il fut conclu qu'on chercheroit à se faire des Partisans. Ces féditieux penserent, avec sagesse , qu'il falloit pour s'attacher le Peuple, lui faire croire que l'Ecumoire devenoit une affaire générale , & que personne dans le Royaume, sans en excepter le Roi, ne seroit exempt de la lecher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient en avoient attendu: ils trouverent de la crédulité, formerent de la crainte, & parvinrent enfin jusques au Roi.

Céphaès en fut allarmé: il connoissoit le caractere entreprenant du Patriarche, cent fois il avoit eu à se plaindre
de

de son audace, cent fois aussi il avoit voulu l'en punir. Il lui paroissoit cruel de laisser à portée de bleffer la Majesté du Trône, une Puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les Patriarches devoir leur place aux Rois, & sans cesse leur manquer: mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit cru d'ailleurs qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui accoutumant les Sujets à obeïr, les rendoit plus dociles à ses volontés, & plus fideles à leurs sermens. Un Peuple sans Religion, est bientôt sans obeïssance. S'il ne connoit point de Dieux, s'il n'en craint pas, les Loix humaines ne font plus rien de-

vant lui, il devient son Législateur ; son caprice seul fait sa règle ; il n'élève, que pour abattre. Incessamment révolté contre son propre ouvrage, son génie en proie aux nouveautés, le fait courir sans cesse de projets en projets : sans crainte pour l'avenir, ou il anéantit absolument le souvenir des Dieux, ou il envisage de si loin leur colere, qu'à peine pense-t-il qu'elle soit à craindre. Un Peuple qui se conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard de ses Rois, les regarde comme un présent de la Divinité, & n' imagine pas qu'il lui soit réservé de les juger, ou de discuter seulement la nature de leur autorité, & d'y donner des limites.

Mais

Mais aussi, plus superstitieux que religieux, moins vertueux que timide, plus crédule qu'éclairé, une idée mal-entendue de la Religion le mène loin : plus frappé du culte extérieur, que de l'existence de la Divinité ; plus soumis à ses Ministres qu'à elle-même, il les croit lésés où on leur fait justice ; & le Roi, victime des préjugés des Sujets, n'ose sortir d'esclavage, dans la crainte d'exciter des troubles où sa personne & sa Dignité seroient également compromises.

Céphaès convaincu de la vérité de ces Principes, avoit cherché peu-à-peu à limiter le trop grand pouvoir du Patriarche, & à le borner aux fonctions purement Spirituelles. Pour ôter à la Capitale un

fujet de remuer, il avoit éloigné le Patriarche de la Cour, afin que perdant de vue cette Idole, elle en fût moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'est pas de la sagesse du Souverain d'écarter de sa personne un Sujet qui partage, en quelque façon, son autorité. Le Patriarche, dans le séjour qui lui étoit assigné, brilloit seul : à Chéchian, il étoit obscurci par la lumière du Trône ; & les Sujets, en le voyant contraint de rendre hommage au Roi, sentoient à quel point il lui étoit subordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il pouvoit avoir envie de former ; un seul regard du Maître les pouvoit dissiper : au lieu

lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des Peuples, & accrédoit ses cabales par la longueur du tems qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès ne douta point, vû les tracasseries qu'il avoit faites au Patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger. Cependant il lui paroissoit bien extraordinaire qu'on voulût aller jusques à lui faire lecher l'Ecumoire. La Fée Barbacela n'avoit appelé que le Grand-Prêtre à cet honneur, mais cette Fée ne paroissoit point. Son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interpréter, & l'étendre; enfin, il avoit peur. Il résolut cependant, en cas que l'on prît pour prétexte l'honneur de la Religion, de rejeter sur le

Patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, & de l'obliger à lecher l'Ecumoire le premier. On peut croire que lorsqu'il revit le Patriarche, il ne lui fit pas bonne mine. Le Patriarche de son côté, bouda le Roi; & le premier fruit de l'artifice de Saugrénutio fut de jeter entre eux les semences d'une division qui ne lui pouvoit être qu'utile.



CHAPITRE XIX.

*Bagatelles trop sérieusement
traitées.*

LE Grand-Prêtre s'aperçut aisément de l'état de
trou-

trouble où l'on étoit à la Cour. Eh bien, vertu-bieu! dit-il à ses alliés, eh bien, corbieu! nous les tenons. C'est demain l'ouverture de l'Assemblée; mais ne nous démentons pas. Le Peuple est pour nous; les femmes, à qui j'ai fait une description monstrueuse de l'Ecumoire, jurent qu'elles n'obeïront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage, ce n'est jamais que les foibles que l'on insulte. D'ailleurs, que craignons-nous? Le Prince n'est pas de retour, l'Ecumoire qui voyage avec lui, ne lui fera peut-être jamais ôtée: qui fait même, si jamais on les reverra? Nos ennemis defunis entre eux ne peuvent plus nous porter de

coups certains : occupés à se garder l'un de l'autre, leur défiance mutuelle fait notre salut. Allons, Messieurs, buvons, ajouta-t-il, & que le Ciel nous protege : peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inspirera quelques pensées salutaires. A ces mots, les Sacrificateurs se mirent saintement à table. Comme Saugrénutio ne prenoit jamais que là ses résolutions, on y fut longtems. Par bienfiance cependant, on en sortit vers le matin, & chacun des conviés, les yeux baissés, & la marche indécente, retourna chez soi, après avoir promis au Grand-Prêtre de bien seconder ses intentions.

Telle étoit la disposition des
es-

esprits , lorsque l'on ouvrit l'Assemblée. Saugrénutio y parut avec une contenance assurée. Le Patriarche commença par un discours ampoulé , & qui pour avoir été préparé dès long-tems , n'en valoit pas mieux. Mon frere , dit-il affectueusement à Saugrénutio , quand le Ciel parle , il est inutile de se rendre sourd à sa voix. Votre résistance à ses volontés vous rendra coupable , & nous forcera d'employer contre vous l'autorité qu'il nous a donnée. La perte de votre Dignité est la moindre de celles auxquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs cette voix céleste nous portera contre un Ministre , rebelle à ses devoirs ? Plaise pourtant !

tant! s'écria-t-il, plaise au
 suprême Singe qui reçoit tous
 les jours votre encens, d'illu-
 miner votre cœur! Puisse-t-il
 toucher votre ame endurcie,
 & retarder sa vengeance! Def-
 armé par les ardentes prieres
 que nous faisons tous pour
 votre conservation, qu'il dai-
 gne vous porter à donner un
 exemple nécessaire d'une entie-
 re soumission à ses ordres! Al-
 lons, dit-il d'un air de douleur,
 rapportons le fait, & instrui-
 sons promptement le Procès.

Alors l'Orateur se leva, &
 raconta avec l'exactitude la
 plus scrupuleuse, au hazard
 d'être long, l'Histoire de l'E-
 cumoire: & l'ordre de la Fée
 Barbacela, de la faire lecher
 au Grand-Prêtre, fut plus exa-
 geré, qu'oublié. Pendant ce
 récit

récit qui fut long, Saugrénu-
 tio & ses adherans se confir-
 merent dans la résolution de
 defobeir. A peine fut-il fini,
 que le Patriarche se leva, &
 parla bas au Roi, comme pour
 aller aux opinions. Franche-
 ment, lui dit Céphaès, croyez-
 vous qu'il obeisse? Oui, ré-
 pondit le Patriarche, & il ne
 fera pas le seul. Le Roi s'ima-
 gina alors que le Patriarche
 l'avoit regardé, & que c'étoit
 pour lui qu'il parloit. Com-
 ment? dit-il en colere, il ne
 fera pas le seul! Il n'y a cepen-
 dant que lui qui le doive ici:
 prétendriez - vous que je le-
 chasse l'Ecumoire, moi? Fi
 donc, reprit le Patriarche.
 Mais, pourtant, ajouta-t-il,
 cela n'en feroit pas plus mal;
 & si vous le faisiez, vos Sujets
 n'au-

n'auroient plus rien à dire. Mais, répondit le Roi, mes Sujets n'ont que faire à tout ceci : je vous ai déjà dit que la chose ne regardoit que Saugrénutio. Votre Majesté le croit, répondit le Patriarche ; mais telle est la nature de l'Ecumoire , qu'elle devient un mystere , & un objet de vénération ; elle n'est plus une affaire particuliere. Oh ! tant qu'il vous plaira , reprit Céphaès ; mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'est ce que nous verrons plus à loisir , dit le Patriarche ; cependant , Sire , vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors se tournant du côté de Saugrénutio , il lui conseilla d'obeïr. Monseigneur , dit Saugrénutio , je n'en ferai rien.

Puis

Puis donc, dit le Patriarche d'un air contrit, puisque ce rebelle veut toujours l'être, nous le déclarons déchu de ses Dignités: Ordonné à lui de remettre entre les mains du Roi, la culotte de peau d'Ours, & entre les nôtres, le manteau de peau de Canard, & l'aigrette de Papier marbré, dont avant sa perversion, notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux Sacrificateurs, profitez de cet exemple, & par une prompte obeïssance envers l'Écumoire, prévenez la rigueur de nos jugemens. Alors mille bruits confus s'éleverent; mais le Roi & le Patriarche sortirent de l'Assemblée, après avoir ordonné qu'on dressât un Acte authentique de ce qui venoit d'être résolu. La

La Noblesse triomphoit de l'abaissement des Sacrificateurs, lorsque Saugréutio prenant la parole: Vous me voyez consterné, Messieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait, que du malheur d'être témoin du bouleversement des Loix. Il n'est plus ! ce tems heureux, où l'innocent trouvoit contre l'oppression une ressource assurée; le souvenir qui nous en reste, ne sert qu'à augmenter notre douleur; nos regrets ne peuvent nous le rendre. Abandonnés à la ferveur, puisque nous la souffrons; faits à l'abaissement où l'on nous réduit, nous ne pouvons nous excuser aux yeux de l'Univers qu'en perdant la mémoire de notre ancienne splendeur. Eh!

à

à quoi nous serviroit-elle, qu'à rendre notre bassesse plus condamnable? Les voilà donc ces fiers Chéchianiens, qui remplissoient le Monde entier de leur gloire! voilà ce Peuple si fameux! une vile Ecumoire fait trembler ces augustes mortels! Anciens Défenseurs de l'Etat, ajouta-t-il en adressant la parole à la Noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours: l'avilissement où je vous vois, m'instruit de votre foiblesse. Pliez donc sous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté: mais brûlez ces Fastes célèbres, qui vous ont conservé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiser des exemples de vertu, ils vous

se-

feroient inutiles. Qui ne rougit point de sa servitude, ne mérite pas de savoir qu'il y a eu des hommes libres. C'est donc à vous, Ministres sacrés ! c'est à vous seuls de faire disparaître l'injustice. Qu'avons-nous à craindre ? Et quand nous pourrions succomber, la mort nous doit-elle plus effrayer, qu'une vie condamnée à un opprobre éternel ? Vengeons l'honneur de nos Autels : donnons à cet Etat abbattu des exemples de courage dont il puisse profiter. Mourons s'il le faut, mais mourons en Citoyens : utiles à notre Patrie jusques dans nos derniers instans, montrons-lui du moins comme on fait se délivrer de la servitude. Victimes perpétuelles de
l'am-

l'ambition du Patriarche, nous ne vivons que pour voir sans cesse renouveler nos affronts. Car, que sert-il de nous flatter ? & quelle esperance pourrions-nous nourrir sans témérité ? Nous est-il permis de croire qu'il ne tentera plus d'entreprises ? Est-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée souffre de ses projets ? Ouvrons notre Histoire, & sans chercher des traits plus odieux, souvenons-nous seulement des desordres que causa, il y a six-cens ans, le Patriarche Hinhohu - Yalucha, quand il voulut nous faire baiser la queue d'une Pie. Quelles guerres ne furent pas allumées un siecle après, par l'établissement des Moustaches quarrées, sous le Patriarche Onsoucho ? Que n'a point pro-

produit l'obftination de Rimachou , lorsqu'il voulut abolir le Potiron Sacré? Cet Etat enfin , après les plus cruelles fédérations , commençoit à respirer : les Patriarches plus éclairés , plus foumis aux Loix , plus fenfibles à l'honneur de la Religion , ne propofoient plus d'opinions fcandaleufes ; un Soleil plus pur nous éclaireroit. Helas ! tranquilles à l'ombre de nos Autels , nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais , ô grands Dieux ! quelle étonnante révolution ! & fur quoi est-elle fondée ? une Fée apporte une Ecumoire : Il est important , dit le Prince , que je l'avale , après que la Vieille du monde la plus hideufe l'a reçue dans fa bouche. C'est , ajoute-t-il ,
un

un ordre qu'il a reçu de cette Fée. Son mariage, fans cette cérémonie, ne fauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas blesser la décence du rang que j'occupe, qu'à mes intérêts particuliers, je refuse. Le Prince tombe dans des accidens peu ordinaires, on m'en fait un crime. Un Patriarche donne un decret injuste: bien plus, on assemble contre moi tout l'Etat, on me prononce le Jugement du monde le plus inique, & non content de m'avilir, on porte l'audace jusques au Corps entier des Sacrificateurs, à qui l'on veut faire lecher l'Ecumoire. Tous les Ordres du Royaume font enveloppés dans ma disgrâce. Eh! qu'ont-ils de commun avec moi? Supposé que j'aye dû le-

I cher

cher l'Ecumoire, étoit-il nécessaire qu'ils le fissent ? Le Prince n'a nommé que moi. D'ailleurs, qu'on me montre l'ordre de Barbacela: une chose de cette conséquence pouvoit être mieux établie. Si le Prince est cru si aisément sur sa parole, tous les jours il aura des idées nouvelles, & que fais-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lecher ? Mais, supposé qu'à présent je voulusse obeir, où est-elle cette Ecumoire ? Le Prince, & elle, tiennent ensemble ; où les retrouver ? & quel crime commettrai-je en attendant leur retour ? Cependant, on me deshonne, on me dépose, on m'ôte les marques de ma Dignité. Plus heureux de tout perdre, que d'obeir, je bénis
les

les Dieux du courage qu'ils m'ont inspiré. Plus illustre dans ma retraite, que je ne le ferois en possédant honteusement les biens qu'on m'enlève, je ne verrai pas du moins l'esclavage de mes compatriotes. Car, ne vous flattez pas, ajouta-t-il en parlant aux Grands, votre criminelle complaisance ne vous sauvera pas de l'Ecumoire. Je n'ignore pas, je vois même en frémissant, que plus sensibles aux démêlés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la Religion, vous jouissez avec un plaisir secret du malheur qui nous accable. Ah ! réunissons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace ; & si vous n'êtes émus par aucune considération, que celle de votre

I 2

gloire

gloire vous soutienne. Généreux Chéchianiens ! il est dans la servitude deux malheurs qui se succèdent ; le premier est d'y gémir ; l'autre, quand même elle ne subsiste plus, de se souvenir de sa honte. Ah ! rappelez votre courage. Brisez les fers qu'on vous impose , ils disparoîtront quand vous ne les baiferez plus. On ne jette dans l'abaissement, que ceux qu'on croit capables d'y rester. Nous avons les maux présens qui nous environnent ; une magnanime résolution nous peut seule sauver des nouveaux coups qu'on nous prépare. Secouons ce joug odieux, sous lequel nous avons si longtems fléchi ! Que ce Peuple témoin de nos affronts , le soit enfin de notre

tre

tre vengeance ! Nous ferons crains dès que nous voudrons l'être. Effaçons ces decrets offensans qu'a dictés l'inimitié, & l'injustice ; je vous réponds du succès. De quoi ne sont pas capables des hommes qui combattent pour leurs Dieux, & pour leur Liberté ?

Il dit, & les États déjà d'accord de sa condamnation, se partagent. Differens avis s'élevent. Les plus superstitieux, émus par le discours de Saugrénutio, croient en effet que les Dieux sont intéressés dans cette affaire, se rangent de son parti, & crient qu'il faut révoir le procès. Ceux qui suivent le Roi & le Patriarche, veulent que le Grand-Prêtre soit bien jugé, & prétendent faire passer l'Acte

qui le condamne lui , & les Sacrificateurs. La dispute s'échauffe , l'Assemblée se rompt. Le peuple informé de ce qui s'est passé , & craignant pour lui , se déclare pour Saugréutio. Le Patriarche redoutant une émeute générale , suspend ses coups , & accorde du tems au Grand-Prêtre ; qui fatissait d'avoir différé sa perte , se croit sauvé , comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient , on craindroit de l'attaquer ; qu'avant que l'affaire de l'Ecumoire fût décidée , il ne pourroit plus être inquiété là-dessus ; & que ce seroit vraisemblablement une mortification qui tomberoit sur son Successeur.



CHAPITRE XX.

Retour du Prince à Chéchéan.

CES troubles agitoient encore la Capitale , lorsque Tanzai en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage ? disoit-il en lui-même ; avouerai-je à Néadarné que c'est dans les bras de Concombre que je suis rentré dans mes droits ? De quelle maniere lui raconterai-je une chose si mortifiante pour sa tendresse ? Imaginera-t-elle que je puisse mériter d'être plaint ? S'il lui en arrivoit autant , pourroit-elle compter sur mon indulgence ? Mais elle fait de quelle espece étoit mon mal-

heur : en lui donnant des preuves qu'il est cessé, pourrai-je me dispenser de lui dire pourquoi ? Eh ! quelle seroit sa douleur , de quels coups ne l'accablerois-je pas , si je lui faisois part de toutes les idées qui m'ont occupé ? si elle savoit que mon cœur lui a été infidele ? que pendant quelques instans, tout rempli d'une autre, je me suis prêté, j'ai même été au-devant du malheur qui m'étoit préparé ? Si elle peut me pardonner d'avoir passé une nuit dans le lit de Concombre , me pardonneroit-elle d'avoir pensé qu'une autre qu'elle pouvoit me rendre heureux ? Ah ! cachons ma honte à Chéchian ; paroissions y rétabli : mais puisse-t-on n'y savoir jamais quel remede

mède m'a rendu à moi-même.

Tanzaï, en raisonnant ainsi, se rapprochoit de ses Etats, & il revit enfin ces murs si desirés de Chéchian, après en avoir été absent près de trois mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes Vieilles avertissant le Peuple, les illuminations, les cris de joye, & les transports les plus outrés, annoncerent au Roi que le Prince rentroit dans la Ville. Néadarné, faisie du mouvement le plus tendre, s'évanouit. Elle étoit encore dans cet état lorsque Céphaès lui amena Tanzaï. Le plaisir qu'il avoit de la revoir, cèda pour quelque tems à la crainte qu'il eut de la perdre. Néadarné! ma chere Néadarné! s'écrioit-il, ah! ne devois-je vous retrouver

que pour trembler pour vos jours ? Cruelle Fée ! étoit-ce là les malheurs dont tu me menaçois ? Néadarné, à la voix & aux baisers redoublés de son époux, ouvrit les yeux, & l'embrassant à son tour : O Tanzaï ! ô repos de mes jours ! est-ce donc vous que je revois ! que votre absence m'a coûté de larmes ! hélas ! le plaisir seul de votre retour, peut égaler la douleur que votre départ m'a causé. Ils n'auroient point fini leurs regards, & leurs transports, si le Roi impatient de savoir comme étoit le Prince, ne les eût interrompus pour s'en instruire : Sire, lui dit-il, cette Ecumoire rattachée à ma boutonniere vous annonce qu'elle ne m'incommode plus, & je suis le plus trom-

trompé du monde, si la Princesse interrogée demain, ne vous donne du reste, des nouvelles fort satisfaisantes. Le Roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait, lorsque les Courtisans entrent en foule dans l'Apartement : l'impatience où ils étoient de revoir Tanzaï, ne leur avoit pas permis de différer leur hommage. Saugréutio y arriva avec eux, non que le même desir le pressât, mais pour savoir seulement, si par hazard, le Prince n'auroit point perdu son Ecumoire. Il pâlit en la revoyant, & Tanzaï ne put assez se contraindre pour le bien recevoir. Il attribuoit toujours à son refus les malheurs qui lui étoient arrivés, & le dernier de tous

lui étant le plus sensible , il avoit résolu de lui en faire , tôt ou tard , porter la peine. Ce fut pour commencer , que devant lui , il s'informa de ce qui s'étoit passé , & si un Sujet rebelle ne seroit pas enfin puni. Le Roi , en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'Assemblée , l'assura de l'obeïssance de Saugrénutio , qui , mécontent de ces discours , fortit , persuadé que le Roi en auroit le démenti. Les Courtisans congédiés après lui , Céphaès & les deux époux souperent à leur petit couvert.

A présent que nous sommes en liberté , racontez-nous , mon fils , dit le Roi , l'Histoire de votre desenchantement. Elle est singulière , reprit le Prince d'un air embarrassé , & je vous sur-
pren-

prendrai beaucoup, sans doute, quand je vous dirai que ce grand ouvrage est celui d'un songe. D'un songe! s'écria le Roi. Que vouloit donc dire le Singe, & à quoi bon vous faire voyager? vous auriez dormi ici tout aussi-bien qu'ailleurs. Mais voyons un peu ce que c'étoit que ce songe? Sire, dit-il, & vous, Princesse, après avoir parcouru des Pais immenses, je parvins enfin dans une Forêt. Alors il raconta, sans y rien changer, l'avanture de la Fée au Chaudron. Après avoir quitté cette Fée, poursuivit-il, une envie extrême de dormir vint m'accabler. Ne pouvant y résister, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été sur-
pre-

prenant que mon imagination échauffée ne l'eût pris pour objet. Ces idées produisirent un songe, dans le desordre duquel je me crus transporté dans un Palais magnifique : des Chouettes y parloient ; j'y étois superbement reçu ; je crus y voir Concombre qui, pour dédommagement de l'Ecumoire, me demandoit tendrement de passer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorsqu'on assure qu'en dormant, nous dépendons si peu de nous-mêmes que l'objet du monde qui nous est le plus odieux, triomphe de notre répugnance. Concombre m'assuroit que c'étoit la seule chose qui pût éteindre son ressentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour vous, & la
la

la répugnance qu'elle m'inspiroit, notre intérêt mutuel me faisoit céder à ses desirs. Je me suis enfin réveillé, rempli d'effroi, mais pénétré de joye en même tems, quand il m'a été impossible de douter de mon rétablissement. Seigneur, dit alors Néadarné, ce songe est bien suivi, & son effet me paroît admirable. Croyez-vous que ce ne soit qu'une illusion? Le moyen d'en douter, reprit le Prince, quand à mon reveil, je me suis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi? Mais, Princesse, ajouta-t-il, il est tard : mon pere, depuis une heure, combat le sommeil; il devrait lui donner les momens qu'il nous accorde; & je ne sai si la nuit sera assez longue pour me laisser

fer

ser le tems de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y pensois pas, reprit le Roi : allez, mes enfans, Dieu vous garde des Fées. Le Prince, après avoir donné le bon soir à son pere, enleva Néadarné dans ses bras, & se renferma dans son Appartement, pour y goûter les plaisirs dont on verra le détail dans la seconde partie de cette véridique Histoire.

Fin de la premiere Partie.



24, 6

ca
cat



